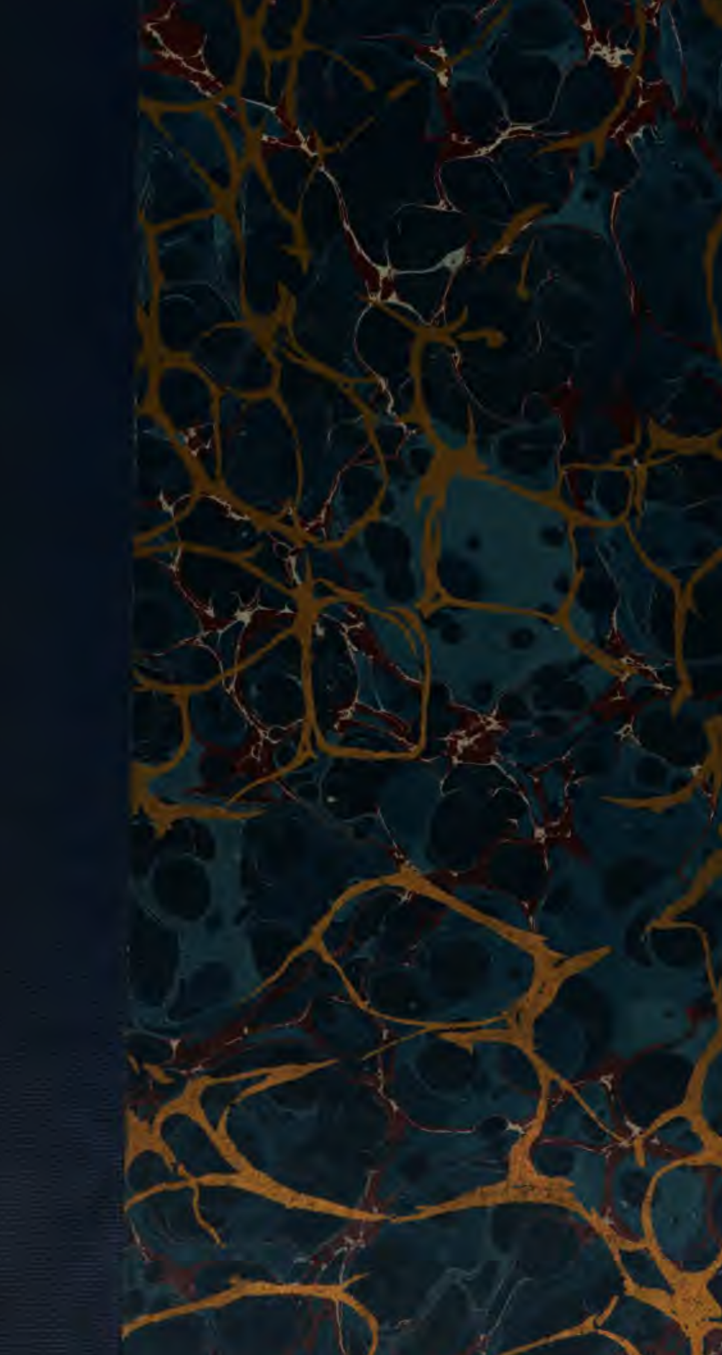
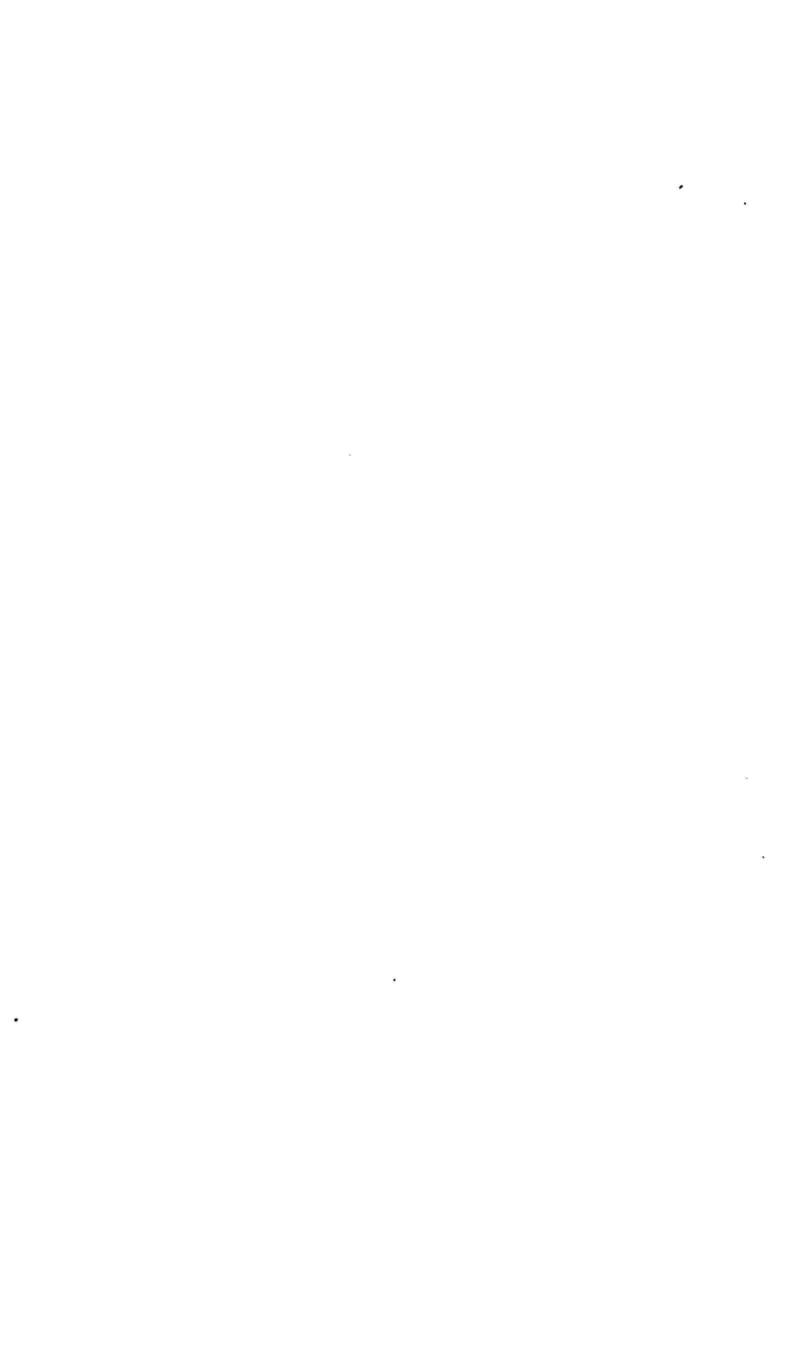



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA





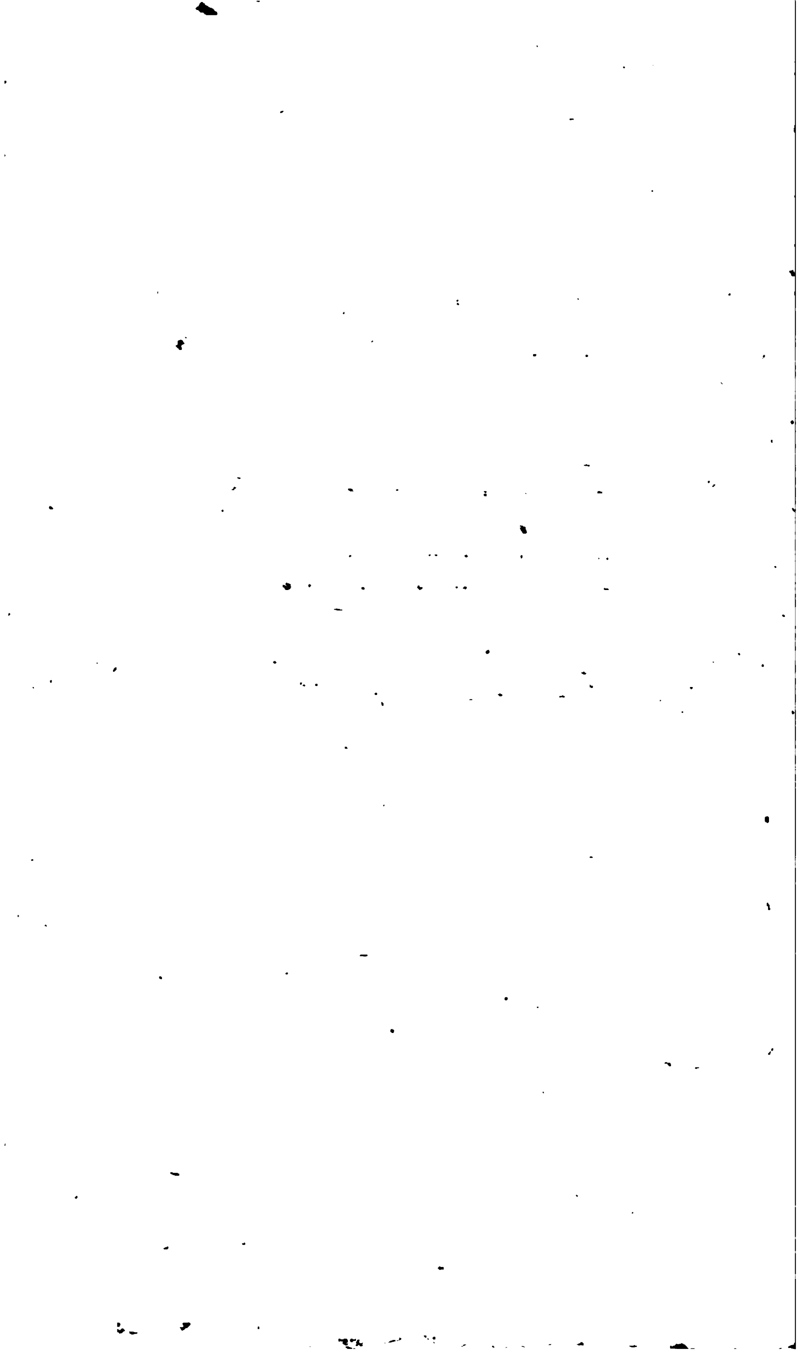






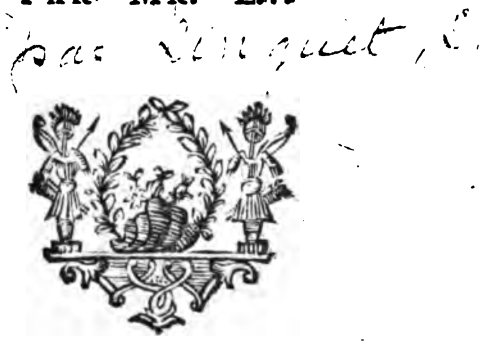
ŒUVRES
DIVERSES
DE M. L...

Essai philosophique sur le Monachisme.



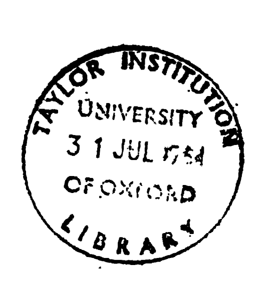
ESSAI
PHILOSOPHIQUE
SUR LE
MONACHISME.

PAR MR. L...



A PARIS.

M. DCC. LXXV.





INTRODUCTION.

MOine vient du Grec *Monos*, qui ſignifie ſeul. Ainſi un Moine eſt un être dévoué à vivre dans la ſolitude. Le Monachiſme eſt donc directement contraire à la Société. Cette haine pour ce que le commun des hommes recherche le plus ardemment, cette fuite de ſes ſemblables a été ſanctifiée par le chriſtianiſme: mais il n'en eſt pas l'époque. Le goût de la retraite eſt preſque auſſi ancien que le genre humain. Dans tous les temps il s'eſt trouvé des

cœurs trop fiers pour ſe plier aux ſoupleſſes qui ſont inſéparables de cette réunion des hommes que l'on appelle *Société* ; ou trop mous pour remplir les devoirs pénibles qu'elle impoſe ; ou trop tendres pour ſoutenir la vue des maux qu'elle entraîne.

Ils fuyoient les foules tumultueuſes que l'intérêt aſſemble, & que le même intérêt diſperſe. Dans la plus haute antiquité, on trouve des Sages, & enſuite des Philoſophes qui penſerent ainſi. Jaloux de leur repos, ou guidés par l'amour de la vertu, ils prenoient le parti de l'aller pratiquer dans les lieux les plus ſauvages, loin de toute habitation humaine. Les *Braçmanes* aux *Indes*,

une partie des *Prêtres* en *Egypte*, les *Mages* chez les *Perſes*, les *Druides* chez nos ancêtres, vivoient ainſi iſolés du reſte de la Société. Ils couloient des jours tranquilles loin d'elle & des agitations qui la troublent.

Cependant leurs loiſirs n'étoient pas infructueux ; ils apprenoient par l'inſpection des aſtres, à diſtinguer le cours des ſaiſons. Ils approfondiſſoient les loix de la nature : ils développoient celles de la morale : ils cherchoient dans les ſimples, des remedes aux maladies cauſées par l'intempérance, qu'ils avoient le bonheur de ne pas connoître, & par la foibleſſe de notre conſtitution dont ils n'étoient pas exempts.

C'eſt une choſe remarquable que ces eſpeces d'Anachoretes ayent été par-tout les premiers Légiſlateurs, les premiers Médecins, les premiers Poëtes ; enfin les Inventeurs de preſque tous les Arts. C'eſt de leurs cabanes que ſont partis en tous genres les premiers traits de lumiere qui ont éclairé le monde. Dans le fond de ces déſerts, ils étoient donc toujours utiles à leurs ſemblables, pour qui leurs principes ſembloient annoncer tant d'éloignement.

Avec le temps quelques-uns d'entr'eux abuſerent de ces Arts même qu'ils avoient créés. Ils s'en ſervirent pour accréditer des preſtiges, & juſtifier des menſonges. Parce

qu'ils avoient ſu épier la marche des planetes dans le Ciel, ils prétendoient y lire auſſi celle des événements qui devoient arriver ſur la terre. Ils déshonorerent, par des artifices puniſſables, l'invention ſublime de la Religion, dont le développement leur étoit dû comme le reſte. Au-lieu d'un Etre ſouverain, tout-puiſſant, témoin inévitable du déſordre, & vengeur inflexible du crime, ils prêcherent des Dieux foibles, capricieux, plus flattés de l'encens des hommes que de leurs vertus, & diſpoſés à pardonner le mépris qu'on auroit pour eux, en faveur du reſpect qu'on marqueroit à leurs Miniſtres.

Ils allerent jusqu'à donner la parole à des fantômes qui n'existoient pas. Pour assurer plus de poids à leurs menaces, ils les firent sortir de ces bouches inanimées qui ne pouvoient s'ouvrir; joignant l'adresse à l'effronterie, ils séduisirent, ils gouvernerent sans peine une populace crédule, qui trembloit à la voix d'un Oracle, & ne s'en plongeoit pas moins hardiment dans les vices les plus honteux.

Plusieurs d'entr'eux, pour étonner le peuple, & profiter de cette admiration stupide qui lui fait concevoir du respect pour tout ce qui est à la fois difficile & extravagant, s'imposoient des devoirs pénibles & su-

périeurs, en quelque ſorte, aux forces de la nature. Ils ſe ſoumettoient, comme les *Pytagoriciens* & les *Brames* leurs premiers maîtres, à un régime exceſſif. Ils renonçoient à tous les aliments tirés des animaux.

D'autres avoient déja adopté le vœu, renouvellé depuis, & sanctifié dans notre Religion, d'une chaſteté inviolable; mais plus conſéquents, ou plus ſinceres, ou plus dupes en cela que nos Moines, en faiſant ce vœu, ils s'ôtoient le pouvoir d'y manquer : la formule par laquelle ils s'y aſſujettiſſoient, étoit l'opération qui en rendoit l'infraction impoſſible.

St. *Jérôme*, dans ſon ouvrage con-

tre *Jovinien*, assure qu'à Athenes les Hiérophantes détruisoient en eux le germe des desirs, par le fréquent usage de la ciguë, & que quand ils étoient parvenus au degré le plus éminent du Pontificat, ils le payoient par le sacrifice entier de leur virilité. *Erasme*, il est vrai, pense que ces Hiérophantes n'étoient pas des Prêtres ; mais seulement des especes de Sacristains, commis à la garde des choses saintes. En ce cas, leur ministere auroit donc paru exiger plus de pureté ; & sans doute le peuple leur rendoit, par une considération plus flatteuse, l'équivalent du prix qu'ils en avoient donné.

Chez les *Syriens*, c'étoit le Sa-

cerdoce même qui étoit incompatible avec les facultés de l'homme. Les *Galles*, des Temples de *Cybelle* & d'*Athys*, ſe privoient de l'organe de la génération : ils s'en faiſoient gloire, & l'ordre de Prêtriſe conſiſtoit pour eux dans ce retranchement qui les en rendoit dignes.

Ceux-là, ſi l'on en croit pluſieurs Ecrivains, avoient déja imaginé de lever un impôt ſur la crédulité des peuples, & de s'enrichir, en affectant une indigence qui excitoit la compaſſion. Ils parcouroient les campagnes en portant les ſtatues de la Déeſſe, & recevant les libéralités des ames dévotes. On les accabloit de préſents en grain, en vin, en

lait, en miel. Si ces détails sont vrais, ils ont, au moins sur cet article, été les prédécesseurs de nos Religieux mendiants.

Mais les colonies d'un fanatisme funeste, sur-tout à ceux qu'il animoit, étoient rares, peu nombreuses, & encore moins considérées chez les Payens. Toutes étoient isolées, indépendantes les unes des autres : l'extrême tolérance qui faisoit le fond de la Religion à laquelle on tâchoit de les lier, empêchoit qu'elles ne devinssent puissantes & cruelles.

D'ailleurs en général, elles n'exigeoient pas le sacrifice entier de la liberté, de la part des membres qui

vouloient bien s'y incorporer. On y étoit admis quand on se sentoit assez de ferveur pour en suivre les institutions : on se retiroit sans crainte & sans honte, quand un autre goût succédoit à celui de la retraite : les Vestales même, soumises à des peines, quand elles venoient à prévariquer dans l'exercice de leur ministere, ne passoient pas leur vie entiere sous ce joug rigoureux. Elles en étoient délivrées avant l'âge où la restitution de leurs facultés auroit pu ne paroître qu'une charge nouvelle : à trente ans, elles étoient rendues au monde, & pouvoient devenir des meres de famille respectées, après avoir été des Religieuses édifiantes.

Ce n'étoit donc pas une abnégation sans retour de soi-même, & de leurs pareils, qui conduisoit dans leur retraite les solitaires du Paganisme. Elle étoit volontaire & utile. Ils ne cessoient pas d'être Citoyens. Si dù fond de leurs asyles il est sorti des raisonnements, des systêmes peu honorables à la philosophie, au moins leurs méprises & leurs superstitions n'ont jamais ensanglanté la terre : elles l'ont quelquefois consolée.

Les Juifs adopterent, peut-être d'après les institutions Egyptiennes, le goût de la solitude, & même des sectes philosophiques ; & comme les loix de cette nation étoient en général plus séveres, leurs moeurs plus

dures, les établiſſements que la fer-
veur y fit naître, prirent auſſi une
teinte plus éloignée des pratiques
ordinaires de la vie. Les *Nazaréens*,
les *Récubites*, les enfants des Pro-
phetes s'y vouoient non ſeulement
à une retraite rigoureuſe, mais à
des pratiques ſingulieres, à un ré-
gime plus auſteré que celui des ſpé-
culateurs payens, qui leur en avoient
fourni l'idée.

Les uns s'engageoient à ne pas
ſouffrir que le fer paſſât ſur leur tê-
te; ils ne buvoient point de vin;
ils s'interdiſoient de certains aliments.
Les autres ſe raſſembloient en trou-
pes dans des lieux peu habités : ils
s'y livroient à des exercices de piété

en commun : ils s'y ſoumettoient aux ordres abſolus d'un Chef. Leur nourriture étoit ſimple, apprêtée & ſervie ſans façons, & ſans diſtinction, comme on le voit par les hiſtoires d'*Elie* & cent paſſages de l'ancien teſtament : mais ce ſont ſurtout les *Eſſéniens* qui méritent le plus notre attention, parce qu'ils ſemblent avoir été le modele ſur lequel ſe ſont formés les Moines dans le ſein de l'Egliſe.

Quand on lit dans Joſeph le tableau qu'il fait de leurs mœurs & de leurs regles, on croit qu'il eſt queſtion du plus parfait de nos inſtituts monaſtiques. On y trouve la néceſſité d'un noviciat, l'éloigne-

ment du mariage, l'amour de la pauvreté, la haine des aiſances de la vie, l'habitude d'une nourriture commune, des habillements plutôt mal-propres que ſimples, cette eſpece de rage qui porte les hommes, liés à un genre de vie auſtere, à multiplier les compagnons de leur ſervitude, & à faire, des jeunes gens confiés à leurs ſoins, des proſélites, ſoit pour conſerver ſur eux l'empire que doit naturellement donner cette eſpece d'adoption ſpirituelle, ſoit pour ſe juſtifier à eux-mêmes la ſingularité de leurs régimes, par la facilité avec laquelle d'autres s'y ſoumettent.

On y trouve encore l'uſage des

excommunications, & cette dureté impitoyable qui dévoue à l'indifférence, au mépris, à la haine de toute l'association, quiconque en a été retranché ; & cet enthousiasme qui fait braver aux hommes persuadés, les fatigues, les dangers, les tourments, la mort même ; enfin tout ce qui peut caractériser des solitaires pieux, livrés à une contemplation plus édifiante qu'utile, & plus jaloux de se délivrer eux-mèmes des peines attachées à la Société, que de les adoucir pour les autres.

Voyons comment ces principes étendus, modifiés, perfectionnés ou dénaturés depuis, par le zele, par l'ambition, par la foiblesse, ont donné

lieu à tous les établiſſements dont l'Europe Chrétienne eſt couverte. Ils tiennent aujourd'hui un rang conſidérable dans notre hiérarchie Eccléſiaſtique : les Moines en forment une portion importante, ſous le nom de Clergé Régulier.

S'ils n'ont pas ſur le Clergé Séculier une juriſdiction directe, les privileges qui les dérobent à celle des Evêques, l'opulence qui les diſtingue des Prêtres ordinaires, l'avantage qu'ils ont d'exiſter en corps toujours aſſemblé, de former des Communautés riches & nombreuſes, toujours exiſtantes, leur donnent ſur le bas Clergé une ſupériorité effective. De plus, la facilité qu'ils

ont à entretenir des correſpondances dans tous les Pays Chrétiens, l'abus qui les autoriſe à y ſuivre des loix particulieres, & y reconnoître des Souverains étrangers; la forme de leur gouvernement, qui réunit ce que la Religion & la Politique ont jamais imaginé de plus fort, pour ſubjuguer les hommes, leur ont long-temps aſſuré dans les affaires publiques une prodigieuſe influence. Il n'eſt indigne ni de l'hiſtoire, ni de la philoſophie, de ſuivre l'origine & la formation de ces grands corps, & de voir comment des hommes auſteres ſont parvenus à troubler tant de fois le monde Chrétien, précisément parce qu'ils avoient fait un ſerment

ſolemnel de ſe détacher pour jamais du monde & de tout ce qui lui appartient.

On peut diſtinguer, dans l'hiſtoire du Monachiſme, trois époques importantes, diſtinctes, qui forment, s'il eſt permis de le dire, autant de dynaſties ſéparées dans cet Empire d'un genre nouveau; une ſeule en Orient, & deux en Occident. Les Antoines, les Baſiles, furent les fondateurs de la premiere. La ſeconde s'honore d'avoir eu St. Benoît pour Patriarche: & la troiſieme commence à St. François. Chacune d'elles a un caractere propre, une ſorte d'eſprit par lequel on peut la déſigner. Le goût du trouble, des factions, des tra-

casseries sanglantes & meurtrieres, fut celui du Monachisme Grec. La jouissance des plus grandes richesses, le crédit, la puissance qui les donnent, furent, après l'exemple des plus brillantes vertus, l'appanage des Bénédictins, des Bernardins, &c. Et enfin un amour raffiné de la pauvreté, un dévouement volontaire à l'indigence, avec une soumission sans réserve à la Cour de Rome, & tous les effets qui pouvoient en résulter, sont les symptômes caractéristiques auxquels on peut reconnoître les Religieux mendiants.





ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LE MONACHISME.

CHAPITRE I.

Premiere Epoque du Monachisme Son établissement chez les Chrétiens Orientaux.

LE Christianisme, fondé dans l'humiliation, formé dans l'obscurité, dut adopter dès le commencement tous les principes de ferveur & de régularité communs aux instituts que le mépris & la haine des

hommes accompagnent à leur naissance. Jesus-Christ avoit dit hautement que son Royaume n'étoit pas de ce monde. Pour se rapprocher davantage de la pureté de ses maximes, ses premiers Disciples croyoient ne pouvoir trop s'écarter de ce monde trompeur, que leur législateur avoit proscrit.

Ils refusoient de le servir, de peur de nuire à leur avancement spirituel. Ils fuyoient les fonctions embarrassantes de la société; ils sacrifioient la possession même de leurs biens, à l'amour du repos & de la pauvreté. Il sembloit qu'ils fussent plus jaloux du titre de chétiens, que de celui d'hommes; & pendant assez long-temps la premiere marque de conversion de la part d'un Gentil, étoit d'apporter tout son argent entre les mains du Prêtre dont les discours l'avoient touché.

On trouve dans les écrits des Peres de ce temps-là, & même dans leur conduite, des preuves incontestables de cette façon de penser. Ils soutinrent qu'un vrai

diſciple de *Jeſus-Chriſt* ne devoit exercer aucun emploi civil; proſcrivirent les dignités & toutes les fonctions ſociales comme autant d'entraves qui s'oppoſoient aux progrès de la perfection évangélique : ils les interdirent à leurs enfants ſpirituels, comme des ſoins aviliſſants, indignes d'une ame régénérée par le Baptême, & directement oppoſés à ces devoirs.

Tertullien, dans ſon traité *de la couronne des ſoldats*, dit nettement qu'*il n'eſt pas permis à un Chrétien de porter les armes.* Il appelle de petites couronnes qui étoient alors en uſage parmi les troupes, *les pompes du diable*, & prétend que de les mettre ſur ſa tête, *c'étoit un péché contre nature.* Au traité de l'*Idolâtrie*, il avance qu'un Chrétien *ne ſauroit en conſcience être Juge ou Magiſtrat.* Dans ſon Apologétique, il fait aſſez entendre que *le ſceptre de l'Empire* eſt incompatible avec le *caractere de Chrétien.*

Il eſt vrai que ſon opinion ne ſubſiſta pas; les Peres qui écrivirent après lui

changerent d'avis, quand ils virent *Constantin* disposé à unir le Diadême Impérial avec le bandeau de Cathécumene; mais cela n'arriva que deux siecles après. Du temps de *Tertullien*, tout le monde pensoit comme lui; & l'incompatibilité des occupations mondaines, avec les œuvres qui conduisoient à la vie éternelle, étoit le systême général & reçu.

Dans les siecles suivants, *Lactance*, *S. Basile*, *S. Grégoire*, & d'autres Peres conserverent à-peu-près la même façon de penser; l'idée qu'ils se formoient d'un Chrétien, étoit toujours celle d'un être purement passif, uniquement occupé du Ciel, disposé à tout souffrir sur la terre, & obligé de renoncer sans ménagement au commerce des hommes charnels, pour obtenir d'être admis dans la compagnie des élus.

D'après ce systême de désappropriation, d'après ces maximes d'un renoncement universel à toute propriété, on conçoit que le goût de la solitude & de

la retraite dut se multiplier parmi les Chrétiens. Les persécutions le développerent encore davantage, & y ajouterent une nouvelle énergie. Des hommes qui haïssoient le monde, & s'en voyoient haïs, qui s'y trouvoient exposés à des recherches, à des tourments, & ne trouvoient dans les plaisirs, dans les possessions, aucun dédommagement, devoient avoir peu de peine à le fuir : ils cherchoient donc des retraites éloignées; ils s'ensévelissoient dans des cavernes, dans des déserts, où ils pouvoient exercer, sans témoin, des vertus que le siecle abusé vouoit au ridicule, ou au supplice.

Ils y vivoient d'abord rigoureusement seuls : les Pauls, les Antoines se distinguerent dans ce genre de vie, redoutable pour des cœurs moins pleins d'une désappropriation absolue, moins persuadés de la récompense infailliblement attachée à tant de sacrifices. L'Egypte surtout, renommée par la chaleur de son climat, par l'ardeur qu'il communique

aux imaginations, par les déſerts qui l'entouroient dès-lors, & l'ont peut-être toujours entourée, fut le premier & le plus célebre théâtre de ces combats de l'enthouſiaſme religieux contre la foibleſſe humaine.

Le goût de ſes anciens habitants pour l'Architecture, avoit, par un heureux haſard, préparé des aſyles à cette ferveur courageuſe. Les Pyramides, les Obéliſques, dont les Pharaons avoient chargé la terre, laiſſoient dans ſon ſein de vaſtes cavités où le zele chercha des demeures. Il y trouvoit ce qu'il cherchoit, une ſécurité inaltérable, une demeure incommode, un oubli abſolu; rien ne manquoit à ces ardents reclus, de ce qu'il leur falloit pour braver leurs ennemis, & macérer leurs corps.

Bientôt cependant leur nombre s'accrut au point que ces déſerts purent paſſer pour des pays peuplés. La fermentation qu'excitoit dans le monde le récit de leurs vertus, leur amenoit ſans ceſſe de nombreuſes colonies. Alors ils

ſe ſubdiviſerent en différentes reparti-tions, proportionnées aux forces, à l'enthouſiaſme de chacun d'eux. On eut des *Hermites*, fideles à la premiere inſtitution, & qui obſervoient avec ſcrupule la clôture impénétrable de leurs prédéceſſeurs; des *Anachoretes*, vivant dans des cellules, ſéparées, il eſt vrai, de la peuplade commune, mais cependant partageant les exercices communs, & ne renonçant pas abſolument au commerce, ou du moins à la vue des humains; des *Cénobites*, raſſemblés dans des antres, eſpeces de niches, où un travail aſſidu, & un ſilence édifiant les tranſformoit en quelque ſorte, en des animaux laborieux, qui cachoient les plus grandes vertus ſous l'extérieur le plus ſimple, le plus ruſtique; & enfin des *Moines*, vivant dans des *Monaſteres*, avec plus de liberté, quoique ſous le joug d'une regle ſévere, & d'un ſupérieur deſpotique.

Ce ſont ſur-tout ces derniers qui prévalurent avec le temps, parce que leur

réunion leur donna plus de poids, & que toute forme d'administration qui fait concourir plusieurs mains à un même but, sous une seule autorité, acquiert bien plus de force pour résister aux attaques, & surmonter les obstacles qu'on peut lui opposer. C'est à eux que les Pacômes, les Basiles, donnerent leurs regles. Le silence, la soumission, la contemplation spéculative des choses du Ciel, en sont sur-tout les bases; & dans les premiers moments, dans les temps où l'institution du Christianisme encore voisine de son principe, exerçoit sur les cœurs, dans toute son étendue, cet empire que donne l'enthousiasme, ce n'étoit pas aux simples privations qu'ils se bornoient. Ils regarderent les besoins de la nature, comme des crimes; se livrant entiérement aux idées de spiritualité dont ils étoient pleins, ils traiterent leurs corps avec une cruauté, dont le simple récit fait encore frémir ceux qui en lisent les détails.

CHAPITRE II.

De la vie des Moines ou Anachoretes Orientaux.

IL faut l'avouer ; la vie que menoient dans les Monaſteres ceux qui tendoient à la perfection, n'étoit qu'un ſupplice prolongé, une torture perpétuelle. S'il en faut croire les Chroniques du temps, la plupart ſe déchiroient volontairement le corps avec des chaînes garnies de pointes de fer qu'ils portoient en façon de ceinture, & ils ne les ôtoient que quand la pourriture des plaies donnoit lieu de redouter la gangrene.

D'autres ſe dévouoient à reſter toute leur vie debout, à l'air, ſans s'aſſeoir, ſans ſe coucher, même pour dormir. D'autres, pouſſant plus loin le raffinement, ſe tenoient dans la même poſture, mais ſur un ſeul pied. Quand ils vouloient ſe repoſer, ils n'avoient d'au-

tre appui qu'une corde passée à la hauteur du bras.

Les *Stilites* formoient une Secte particuliere qui se bâtissoit des colonnes droites, & découvertes à une assez grande hauteur. Ils y pratiquoient une espece de chaire entourée d'une balustrade, où ils passoient leurs jours sans en descendre, exposés aux injures de l'air. Ils faisoient même de temps en temps élever leurs colonnes, à mesure qu'ils vieillissoient, comme s'ils eussent cru par-là se rapprocher davantage du Ciel auquel ils aspiroient.

Jean *Moschus*, dans *son Pré spirituel*, rapporte que plusieurs d'entr'eux ne mangeoient que quand on les alloit voir. Ainsi le nombre de leurs repas dépendoit de celui des visites; & cet Auteur avoue naïvement qu'il leur en rendoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, pour leur donner occasion de jeûner moins long-temps. Cette espece de pénitence n'auroit pas été rude, dans un pays fréquenté : mais elle devoit être

pénible & dangereuſe au milieu des ſables de la *Thébaïde*, à l'extrêmité de l'*Afrique*.

Il y en avait d'autres, qui, ſans ſe diſtinguer par ces macérations frappantes, en pratiquoient de plus ſecretes qui n'étoient pas moins difficiles. *St. Macaire d'Alexandrie* paſſoit tous les carêmes debout, ſans dormir, & ſans manger autre choſe qu'une feuille de chou crud chaque Dimanche. *St. Hilarion* vivoit de quinze figues par jour; & il en paſſoit quelquefois quatre ſans rien prendre, quand il s'appercevoit en lui de quelque mouvement de la chair; ce qui devoit être rare avec un pareil régime.

St. Antoine vivoit auſſi ſobrement: de plus il ne couchoit jamais que ſur la terre nue, dans des tombeaux. Il y étoit ſouvent battu par le diable, qui le briſoit de coups, de ſorte que le lendemain il ne pouvoit ſe relever.

L'humidité ſeule de cet étrange lit pouvoit le réduire en cet état. Bien des Lecteurs croiront que ces diables n'é-

toient autre chose que des rhumatismes : mais enfin quand ces combats, dont il croyoit porter les marques, n'auroient été que les rêves d'un cerveau affoibli par le défaut d'aliments, il en résulteroit toujours une preuve de ce qu'il s'agit de faire voir ici, de l'austérité extrême à laquelle se livroient les premiers Solitaires.

Pour s'en faire un tableau frappant & terrible, il n'y a qu'à jetter les yeux sur celui qu'en a tracé un témoin oculaire. Voyez ce que *St. Jean Climaque* raconte dans son *Echelle Sainte*, (*) d'un

(*) Ou les *Degrés pour monter au Ciel.* Ce titre, ainsi que celui de *Pré Spirituel*, en rappelle d'autres donnés dans des temps modernes à des livres du même genre; comme la *Seringue spirituelle*, les *Sept Trompettes*, &c. Cette échelle est composée de trente degrés, qui composent chacun au moins une vertu. Les préceptes y sont souvent appuyés d'exemples. C'est une espece d'institution complette à la vie monachale. L'Auteur étoit un Moine célebre, qui étant entré dans le Cloître à vingt ans, avoit

Monastere d'*Egypte*, où il avoit demeuré lui-même.

On y voyoit des Vieillards, après quarante ou cinquante ans de profession, obéir avec une simplicité d'enfants : les railleries, les contestations, les discours inutiles en étoient bannis ; chacun s'étudioit à édifier son frere. L'Abbé maltraitoit souvent les plus parfaits, sans aucun autre sujet que de les exercer, les faire avancer dans la vertu, & instruire les autres par leur exemple.

A un mille de ce Monastere, il y en avoit un petit, nommé *la Prison*, où s'enfermoient volontairement ceux du grand Monastere, qui, depuis leur profession, étoient tombés dans quelques péchés considérables. C'étoit un lieu affreux, ténébreux, sale, infect. Tout y inspiroit la pénitence & la tristesse. On n'y allumoit jamais de feu : on n'y usoit ni de vin, ni d'huile, ni d'aucune au-

---

passé une grande partie de sa vie à la tête d'un Monastere nombreux.

tre nourriture que de pain & de quelques herbes. Depuis qu'ils y étoient entrés, ils n'en sortoient plus, jusqu'à ce que Dieu fît connoître à l'Abbé qu'il leur avoit pardonné.

On exigeoit d'eux une oraison presque continuelle; toutefois pour éviter l'ennui, on leur donnoit quantité de feuilles de palmes à mettre en œuvre. Ils étoient séparés un à un, ou tout au plus deux à deux, & avoient pour supérieur particulier un homme de vertu singuliere, nommé *Isaac*. *St. Jean Climaque* ayant prié l'Abbé de lui faire voir cette prison, y demeura un mois; & voici comme il en parle.

» J'en vis qui passoient la nuit à l'air, » tout debout, forçant la nature pour » s'empêcher de dormir, & se reprochant leur lâcheté, quand le sommeil » les pressoit. D'autres, les yeux tour» nés vers le Ciel, demandoient du se» cours avec des gémissements & des » soupirs; d'autres, les mains liées der» riere le dos, & le visage penché vers

» la terre, crioient qu'ils n'étoient pas
» dignes de regarder le Ciel, & n'oſoient
» parler à Dieu dans leurs prieres, tant
» ils ſentoient leur conſcience troublée.
» Quelques-uns aſſis à terre ſur un cilice
» & de la cendre, cachoient leur viſage
» entre leurs genoux, & frappoient la
» terre de leur front, (*) ou ſe bat-
» toient la poitrine avec des ſoupirs,
» qui ſembloient leur arracher l'ame.

» Les uns trempoient le pavé de leurs
» larmes, les autres ſe reprochoient de
» n'en répandre pas aſſez. Les uns crioient

(*) Il y a probablement ici quelque mépriſe. L'enthouſiaſme de l'auteur de la deſcription l'avoit rendu moins difficile quand il voyoit, ou plus crédule quand il écrivoit : l'attitude dont il parle ici, exigeroit une ſoupleſſe & une force prodigieuſes : j'invite mes Lecteurs, non pas préciſément à monter l'*Echelle Sainte*, mais à eſſayer la vigueur de leur jeuneſſe dans le tour de force qu'on attribue ici à des ſquelettes exténués par les macérations : ils verront s'il eſt aiſé *à un homme* aſſis, de battre la terre avec ſon front entre les deux genoux.

» comme on fait à la mort des person-
» nes cheres; les autres retenoient au-
» dedans leurs gémissements. J'en vis qui
» paroissoient hors d'eux-mêmes, endur-
» cis par la douleur & comme insensi-
» bles. D'autres, assis tristement, leurs
» regards arrêtés à terre, branloient con-
» tinuellement la tête, & poussoient du
» fond du cœur des rugissements de lion.

» Les uns, pleins d'espérance, deman-
» doient ardemment la rémission de leurs
» péchés; les autres, par un excès d'hu-
» milité, s'en croyoient indignes. D'au-
» tres demandoient d'être tourmentés
» dans cette vie, pour obtenir miséri-
» corde en l'autre. La plupart, accablés
» de remords, disoient qu'ils seroient con-
» tents d'être privés du Royaume cé-
» leste, pourvu qu'ils fussent exempts
» des peines éternelles.

» Je leur ai entendu tenir des discours
» capables d'exciter à la componction les
» pierres mêmes. Nous savons, disoient-
» ils, qu'il n'y a point de supplice dont
» nous ne soyons très-dignes, & que

» nous ne pouvons satisfaire à la multi-
» tude de nos dettes, quand nous as-
» semblerions toute la terre pour pleurer
» avec nous. Nous vous supplions seu-
» lement, Seigneur, de ne nous pas pu-
» nir dans toute la rigueur de vos juge-
» ments, mais avec miséricorde : car
» nous n'osons demander d'être entiére-
» ment délivrés de nos peines. De quel
» front le pouvons-nous faire, après
» avoir manqué à nos promesses, &
» abusé du premier pardon ?

» Là on voyoit accompli au pied de
» la lettre ce que dit David : des hom-
» mes courbés & abattus de tristesse,
» dont les corps étoient pleins de cor-
» ruption, & qui n'en prenant plus au-
» cun soin, oublioient la nourriture,
» mêlaient de leurs larmes l'eau qu'ils
» buvoient, & mangeoient la cendre
» avec leur pain. Leur peau étoit atta-
» chée aux os, & séchée comme l'herbe.
» Vous n'y entendiez que ces paroles :
» Malheur, malheur à moi ; pardon,
» pardon, Seigneur, miséricorde, faites-
» nous grace, s'il est possible.

» Vous en auriez vu, la langue brû-
» lante hors de la bouche ; après avoir
„ goûté un peu d'eau, pour ne pas pé-
„ rir de soif, ils s'arrêtoient. Après avoir
„ pris un peu de pain, ils jettoient bien-
„ loin le reste, se jugeant indignes de
„ la nourriture des hommes, puisqu'ils
„ avoient agi contre la raison.

„ Comment y auroit-il place chez eux
„ pour les ris, ou les paroles oiseuses,
„ ou la colere, ou la contradiction, ou
„ la confiance, ou la joie, ou la vaine
„ gloire ? Ils ne s'avisoient pas de juger
„ personne, & n'étoient occupés ni du
„ soin de leurs corps, ni d'aucune chose
„ de cette vie. On n'y entendoit que
„ des prieres.

„ Ils avoient toujours la mort devant
„ les yeux, & disoient : Que deviendrons-
„ nous ? quelle sera la sentence, quelle
„ sera notre fin ? Y a-t-il quelque es-
„ pérance de pardon ? Notre priere a-
„ t-elle pu être admise devant Dieu, en
„ a-t-elle été rejettée comme elle le
„ mérite ? quelle force peut-elle avoir

„ en ſortant de levres ſi impures ? Nos
„ Saints Anges Gardiens ſe ſont-ils rap-
„ prochés de nous, pour préſenter nos
„ prieres ? Puis ils ſe demandoient l'un à
„ l'autres, mes freres, avançons-nous
„ quelque choſe ? obtiendrons-nous ce
„ que nous demandons ? Que ſavons-
„ nous ſi Dieu ne ſe laiſſera pas fléchir ?
„ faiſons toujours notre devoir, & frap-
„ pons à la porte juſqu'à la fin de no-
„ tre vie. Courons, mes freres, il faut
„ courir & de grande force ; n'épar-
„ gnons point cette malheureuſe chair,
„ de peur qu'elle ne nous donne la mort.
„ Ainſi parloient les Saints Pénitents.

„ Ils avoient les genoux endurcis, les
„ yeux creux, les joues enflammées de
„ leurs larmes, & toutefois le viſage
„ pâle, la poitrine meurtrie de coups,
„ & quelquefois ils en crachoient du
„ ſang. Ils ne connoiſſoient ni l'uſage des
„ lits, ni la propreté dans leurs habits.
„ Ils ne portoient que des haillons dé-
„ chirés, ſales, pleins de vermine. Ils
„ reſſembloient à des criminels dans des

„ cachots, ou à des *possédés*. Quelque-
„ fois ils prioient l'Abbé de leur mettre
„ des fers au cou & aux mains, & des
„ entraves aux pieds, & de ne les
„ en tirer qu'à la mort. Quand ils se
„ croyoient prêts de mourir, ils le con-
„ juroient de ne point leur donner de
„ sépulture, mais de les jetter comme
„ des bêtes; ce qu'il leur accordoit quel-
„ quefois, les privant même du chant
„ des Pseaumes & de tout honneur fu-
„ nebre. „

Il n'est peut-être pas inutile d'obser-
ver que l'esprit qui produisoit en *Egypte*
des prodiges d'un genre si singulier, sub-
siste encore aux *Indes*, soit qu'il eût passé
des bords du *Gange* sur ceux du *Nil*,
soit qu'au contraire il eût reflué de la
mer rouge vers l'Océan *Indien*. Les *Pa-
godes* de ce vaste Empire sont encore
entourées de *Cénobites*, qui donnent aux
ames pieuses, l'étrange spectacle des ex-
cès que la superstition & le fanatisme
peuvent enfanter.

Il y en a qui passent toute leur vie

ſur un pied ; d'autres qui ne dorment qu'appuyés ſur une corde ; d'autres qui ſe font tous les jours ſuſpendre un certain temps par les pieds, au-deſſus d'un feu allumé ; d'autres qui ayant paſſé pluſieurs années les bras étendus en croix, & levés vers le ciel, en viennent à perdre toute eſpece de mouvement dans ces parties. Elles reſtent, ſans ſoutien, dans cette attitude, de ſorte que de loin, quand ils marchent, ils reſſemblent, diſent les voyageurs, à un tronc d'arbre qui préſenteroit deux branches dépouillées de leurs feuilles. Il y en a qui ſe ſuſpendent à des crochets de fer enfoncés dans la chair, ou ſe couchent ſur des lits hériſſés de pointes de ce métal.

Quelques-uns pouſſent le renoncement à toute propriété, à tout ſoin corporel, au-delà de ce qu'a jamais fait aucun homme. Ils ne veulent pas prendre la peine de ſe nourrir. Ils ſe laiſſeroient mourir de faim, ſi l'on n'avoit ſoin de leur mettre le riz dans la bouche ; mais il y a toujours des dévotes qui ſe char-

gent avec plaisir de cet emploi récompensé par les bénédictions du Ciel.

Plusieurs de ces charlatans poussent encore plus loin le dépouillement de l'humanité. Ils paroissent dignes de servir de modeles à nos Quiétistes. Ils sont nuds. Les femmes, presque nues aussi dans ces climats chauds, vont, quand elles veulent avoir des enfants, leur baiser (*) avec recueillement, le principe de la fécondité, sans, dit-on, que leur repos apparent en soit troublé.

Les Moines Chrétiens, dont nous avons parlé, n'en étoient pas venus à ce calme des sens, à cet engourdissement absolu des passions. Au contraire, c'étoit même la révolte de la chair qui faisoit leur plus grand supplice : dans le fond de leurs déserts, ils étoient éternellement combattus par les tentations que les Indiens affectoient de braver ; & la né-

(*) Dissertation de l'Abbé *Banier* sur la religion des *Bramines*.

ceſſité de les écarter ou de les vaincre, fut une des principales loix de toutes les inſtitutions religieuſes dont nous parlons.

CHAPITRE III.

De la Chasteté. Idée qu'en avoient les Payens, & qu'en ont eue depuis les Chrétiens, sur-tout les Zèlateurs du Monachisme, en Orient.

» JE puis dire, selon l'expression de *Da-*
„ *vid*, que *j'ai vu* dans moi *l'impie*, c'est-
„ à-dire, le démon de l'incontinence,
„ *aussi superbement élevé que les cedres du*
„ *Liban*, & me causant par sa fureur
„ des troubles & des inquiétudes dans
„ l'ame. *Mais ayant passé* par les austé-
„ rités du jeûne & de l'abstinence, *j'ai*
„ *vu soudain* que sa rage n'étoit plus ar-
„ dente comme auparavant; & l'*ayant*
„ *cherché*, après m'être humilié profon-
„ dément d'esprit & de cœur, *je n'ai*
„ *plus trouvé* en moi *ni le lieu de sa re-*
„ *traite*, ni la trace de ses violences.

Ce sont-là les propres termes de *St. Jean Climaque*, en son 15e. *degré*, tra-
duits

duits par un Eleve de Port-Royal, le vénérable *Arnaud d'Andilly*. Un homme du monde feroit excufable d'y trouver une allégorie exprimée avec plus de force que de décence, & tout à la fois trop de préfomption & d'humilité.

Ce démon *fuperbe* étoit, comme je viens de le dire, le grand perfécuteur des Solitaires : c'eft fur-tout à le dompter, qu'ils fe croyoient obligés de donner tous leurs foins.

Leurs prédéceffeurs, dans le Paganifme, avoient eu, comme nous l'avons déja obfervé, la même idée : mais ils bornoient la privation, foit volontaire, foit forcée, aux individus qui fe confacroient, par une vocation fpéciale, au fervice de certains temples. Ils ne penferent jamais à recommander au genre humain une pratique qui l'auroit anéanti, fi elle étoit devenue commune, ni à placer au rang des perfections fociales, un renoncement deftructif de la Société.

C'eft ce qu'un zele trop ardent fit prê-

cher aux Peres de la primitive Eglise. *St. Paul* parut ne permettre le mariage que par condescendance pour la foiblesse humaine, & pour éviter les désordres.

St. Cyprien est un de ceux qui ont le plus cherché à concilier cette discipline sévere & effrayante, avec la raison. Dans un de ses ouvrages, il avoue *que le mariage est bon*, puisqu'il vient *de Dieu*; mais il assure immédiatement après, que *la continence est encore préférable*; & dans un autre écrit, il en rend la raison : *C'est qu'elle rend égal aux anges, ou même supérieur, puisqu'elle suppose un combat que ces esprits célestes n'éprouvent point, & une victoire qu'ils ne peuvent remporter.*

D'autres Théologiens contemporains ont été bien plus rigoureux. Un Archevêque de *Sébaste*, nommé *Eustache*, publioit hautement que *le lien conjugal étoit incompatible avec le salut éternel.* Ce Prélat étoit *Arien* furieux, & l'on pourroit croire que le desir d'éblouir les peuples lui faisoit prêcher une morale si péni-

ble : mais les Orthodoxes tenoient le même langage.

St. Athanaſe, le grand adverſaire d'*Arius*, dans ſon livre *ſur la Virginité*, écrit qu'*un mari pollue le corps d'une femme.* Dans le même ouvrage, il s'écrie : *O continence, tu es la joie des Prophetes, la gloire des Apôtres, la vie des Anges, & la couronne des hommes ſanctifiés.* Le zele qui enflammoit ſon cœur, ne lui permettoit pas de réfléchir que ces exemples pourroient paroître mal choiſis. Car enfin preſque tous les Prophetes & les Apôtres avoient des femmes ; & quant aux Anges, il ſemble, comme l'a très-bien obſervé *St. Cyprien*, que n'ayant pas de corps, il étoit injuſte de les propoſer pour modeles, à des hommes qui en avoient un.

St. Ambroiſe enſeigne nettement que *la virginité eſt la premiere des vertus.* Mais il n'y a aucun des Peres qui ſe ſoit exprimé avec plus de force ſur ce ſujet, que *St. Jérôme*, dans ſon livre contre *Jovinien*; il compare le mariage à *un ar-*

bre qui n'a que des racines & des feuilles, & la virginité à un arbre qui, outre ses feuilles & ses racines, a encore d'excellents fruits. Il semble que ces deux mots présentent une idée toute contraire ; & après il s'écrie, en parlant du devoir conjugal : *Qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'une chose qui empêche de prier, qui rend incapable de recevoir le Corps de Jesus-Christ ? Tant que je fais les fonctions de mari, je ne fais pas celles de Chrétien.*

Ces expressions donneroient à entendre qu'on exigeoit alors une continence absolue des époux, pour les admettre à la participation des mysteres. Mais peut-être étoit-ce moins la discipline générale de l'Eglise, que l'opinion particuliere de ce rigoureux Docteur.

Enfin, si l'on pense qu'*Origene* ne crut pouvoir assurer son repos dans ce monde, & son salut dans l'autre, qu'en imitant les Pontifes de *Cybele*, & se flatta d'acquérir des droits certains à la vie éternelle, par cette opération périlleuse, on sentira à quel point l'union des sexes

étoit réprouvée par les anciens Peres, & par les partiſans zélés du Monachiſme, dont en effet rien ne combattoit plus efficacement les vues.

Une obſervation à laquelle on ne peut cependant ſe refuſer, c'eſt que ces Prédicateurs d'une morale ſi détachée des ſens, recherchoient avec ardeur la compagnie des femmes, en proſcrivant ſi hautement le mariage chez leurs diſciples.

St. Paul ſe plaint que l'aiguillon de la chair lui donnoit quelquefois *des ſoufflets.* Il menoit toujours avec lui dans ſes courſes pieuſes, des ſœurs dociles qui l'y défrayoient. C'étoit pour lui, ou une conſolation dans ſes travaux, ou des ſecours pour les conquêtes évangéliques.

Auſſi dès le premier ſiecle, il ſe répandit un livre où l'on racontoit comment cet athlete illuſtre du Chriſtianiſme, ayant prêché avec feu la chaſteté à Iconium, avoit tellement frappé l'eſprit d'une femme de qualité nommée

Thecle, qu'elle s'étoit décidée à quitter son mari pour suivre l'Apôtre.

Cet ouvrage a depuis été jugé apocryphe : cependant il falloit bien qu'il y eût quelque fondement à cette anecdote, & même que le Pere des Gentils eût à cette occasion essuyé quelque reproche. Dans sa premiere aux *Corinthiens*, il se plaint avec humeur des soupçons dont il étoit l'objet : il se révolte contre les privations qu'on vouloit lui imposer.

Ne suis-je pas libre, s'écrioit-il ? *ne suis-je pas Apôtre ?* n'ai-je pas vu notre Seigneur Jesus-Christ ? (*) N'êtes-vous *pas*

(*) Cette assertion peut paroître bien étonnante. Car enfin St. Paul avant sa conversion avoit été le plus fougueux ennemi des Chrétiens ; comment donc pouvoit-il avoir été lié avec leur Législateur ? Au Chap. II de la même épître, il parle de la consécration eucharistique, & il dit ; *J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai appris, que le Seigneur Jesus la nuit qu'il fut trahi*, *&c.* Ce qui suppose une relation intime, un commerce familier entre lui & le fils de Dieu fait homme. Les Actes des Apôtres autorisent

mon ouvrage dans le Seigneur? Et ſi je ne ſuis pas Apôtre pour les autres, je le ſuis cependant pour vous : ma défenſe contre ceux qui m'interrogent, la voici : N'AVONS-NOUS PAS LE POUVOIR DE MANGER ET DE BOIRE? N'AVONS-NOUS PAS LE POUVOIR DE MENER PAR-TOUT AVEC NOUS UNE SŒUR FEMMELETTE, COMME LES AUTRES APÔTRES ET LES FRERES DU SEIGNEUR ET CÉPHAS? OU BIEN MOI SEUL ET BARNABAS SOMMES-NOUS PRIVÉS DU POUVOIR DE FAIRE CELA?

Le Chapître entier eſt ſur un ton chagrin, qui paroît très-relatif à l'hiſtoire de la belle *Thecle*, & aux inductions malignes que de méchants eſprits ſe permettoient d'en tirer. Quel qu'en ſoit au reſte le ſujet, on voit que *S. Paul* n'étoit point ennemi de la ſociété des femmes, & que, ſoit pour pourvoir à ſes beſoins

---

cependant à penſer tout le contraire. Les commentateurs n'ont point réſolu cette difficulté, il ne me ſemble même pas qu'ils l'ayent apperçue.

temporels, soit pour leur administrer à elles-mêmes les secours spirituels, il les conduisoit sans scrupule & sans embarras avec lui.

On peut en dire autant de *St. Jérôme* : on assure que pour réprimer les mouvements de la concupiscence, il étoit obligé de se meurtrir l'estomac avec des cailloux; mais il ne renonçoit pas cependant à l'alliance paternelle que la raison & la nécessité avoient déja établie entre un directeur & les filles que la charité lui donnoit.

La jeune *Castochium*, la dévote *Fabiola*, les veuves *Paula* & *Marcella*, furent pendant toute leur vie l'objet de ses tendres soins. Il quitta pour elles son séjour : ce fut pour elles qu'il apprit l'Hébreu, qu'il traduisit l'écriture, qu'il passa successivement des rochers de la Palestine, dans le tumulte de Rome.

Son rival, son concurrent, *Rufin*, eut les mêmes complaisances & le même attachement pour la célebre *Mélanie*. Il n'y avoit point de sacrifice qui leur coûtât,

quand il s'agiſſoit de gouverner le ſexe, dont lui & ſes confreres écartoient avec tant de violence les autres hommes.

St. Jérôme a écrit les vies de ces éleves dociles, dont il avoit eu le bonheur & la gloire de guider les vertus. Il n'a pu ſe diſſimuler lui-même que l'affectation avec laquelle il les comble de louanges, pourroit prêter aux réflexions des mondains. Il l'avoue dans la vie de *Ste. Marcella*, & il répond qu'il y auroit beaucoup de préſomption à lui reprocher d'apprécier le mérite de ces courageuſes pénitentes, moins par leur ſexe, que par la vigueur de leurs ames. D'ailleurs, il ſe juſtifie par l'exemple de notre Seigneur, qui *n'exclut jamais les femmes de ſa compagnie, & ſouffrit toujours qu'elles l'aſſiſtaſſent de leurs biens.*

Ajoutons encore qu'au milieu d'une morale ſi ſévere, & parmi tant de leçons de pureté, la pratique étoit déja loin de la théorie. Les ouvrages des plus chauds défenſeurs du Célibat, fourniſſent des

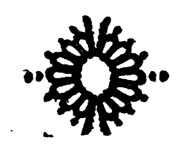
preuves de la difficulté avec laquelle on surmonte les penchants de la nature.

St. Cyprien, consulté par *Pomponien* sur des abus en ce genre, lui répond : *Vous devez empêcher les vierges d'habiter avec les hommes : je ne dis pas seulement d'y dormir ; mais d'y vivre.* Et il ajoute : *Certainement la jouissance & ses préliminaires, les conversations amoureuses, les embrassements, le spectacle honteux & dégoûtant de deux personnes couchées ensemble, sont le comble de l'opprobre & du crime. Si un mari entrant tout-à-coup, voit sa femme couchée avec un autre, ne s'indigne-t-il pas ? Ne frémit-il pas ? N'a-t-il pas quelquefois dans sa fureur recours à son épée ? Combien doit donc s'indigner & fâcher le Christ notre Seigneur & notre Juge, quand il apperçoit une vierge, qui doit lui être consacrée, & exclusivement destinée à sa sainteté, couchée avec un autre ?*

St. Chrysostôme va bien plus loin. *Les filles qui ont embrassé*, dit-il, *l'ordre de la virginité, n'en portent que le nom. El-*

les batifolent, elles rient sans sujet, elles menent une vie plus délicieuse que les femmes dans les lieux publics.... Elles renferment des hommes avec elles, & en font leurs amoureux. Enfin, il assure *que les sages-femmes sont très-fréquemment appellées dans les maisons de ces sortes de vierges.*

Il n'y avoit pas encore de grilles; mais les désordres qui accompagnoient déja l'enfance du Monachisme, prouvent le besoin de la clôture, ou l'indiscrétion des engagements qui la nécessitent.



CHAPITRE IV.

De la rigueur avec laquelle on exigeoit des Moines Orientaux l'abjuration de tous les sentiments de la Nature. Du despotisme des Abbés, & de l'esclavage des Moines.

CE n'étoit pas assez pour les fondateurs des cloîtres, d'avoir rompu les liens qui unissent les deux sexes, & fait dépendre la possession du Ciel d'une stérilité volontaire ; jaloux en quelque sorte de maîtriser sans réserve toutes les affections des cœurs qui les prenoient pour guides, ils proscrivoient sans pitié les attachements mêmes les plus innocents ; ils agissoient d'après le plan sur lequel ont été, de nos jours, réformées ces maisons terribles de la *Trappe* & *Sept-Fonts*. Quiconque s'y renfermoit, devoit être censé mort au monde : on ne leur recommandoit rien avec plus

de ſcrupule, que l'oubli, le mépris même de ſes parents.

Nul n'entrera couronné de gloire dans la Chambre nuptiale du Paradis, ſuivant *St. Jean Climaque*, en ſon ſecond degré, *s'il n'accomplit trois renoncements ſolemnels; le premier, à toutes choſes, à toutes perſonnes, à tous parents....* En ſon troiſieme degré, il obſerve que *l'amour de Dieu éteint l'amour des parents*, & il va juſqu'à dire que *Jeſus-Chriſt* nous a enſeigné par ſes paroles & ſes exemples *l'averſion innocente que nous devions avoir pour nos proches.*

„Que votre pere, ajoute-t-il, ſoit „celui qui peut & qui veut travailler „avec vous, pour vous aider à vous „décharger du fardeau de vos péchés: „que votre mere ſoit la componction „qui ait la force d'effacer de votre ame „les taches de vos offenſes: que votre „frere ſoit celui qui travaille & qui com- „bat avec vous pour courir enſemble „la voie qui mene au Ciel: que votre „femme & une femme inſéparable de

cepteurs disent, s'ils le veulent : toute la maison qui penche repose sur vous : L'amour de Dieu & la crainte de la Gehenne rompent facilement tous ces liens.

Ce passage n'est assurément pas un modele de goût. *St. Jérôme* n'excelloit pas à faire des peintures agréables; mais on pardonne plutôt l'image très-peu flatteuse de la mere, que le précepte horrible qu'il applique au pere décidé à empêcher la fuite de son fils. Il n'y a rien de plus atroce que le mot, *per calcatum perge patrem.* L'abominable *Tullia*, devenue avec justice l'exécration de la postérité, n'a rien dit de plus affreux. N'est-il pas étonnant qu'un Pere de l'Eglise ait employé, pour conseiller une action qu'il croyoit vertueuse, une formule déshonorée par l'un des plus révoltants parricides qui ayent jamais souillé l'histoire?

Si le désintéressement le plus pur n'avoit animé les fondateurs de ces maisons, dont on ne s'ouvroit l'entrée que par le sacrifice absolu de toutes les fa-

cultés humaines, la rigueur avec laquelle ils l'exigeoient, auroit pu devenir ſuſpecte. Jamais la tyrannie la plus farouche n'a exercé, avec ſes ſoldats & ſes bourreaux, un deſpotiſme auſſi arbitraire, que celui que s'aſſuroient, par la perſuaſion, ces Inſtituteurs nommés *Abbés*, du mot *Abba*, qui ſignifioit Pere dans l'Idiôme dont il eſt tiré. Ces Peres ſpirituels exerçoient une autorité temporelle ſans bornes ſur leurs enfants adoptifs. La vie de ceux-ci, dès qu'ils étoient entrés dans un Monaſtere, ne devoit plus être qu'une abnégation de ſoi-même, un oubli ſans réſerve de ſa propre exiſtence. L'obéiſſance eſt le quatrieme degré de l'échelle de *Jean Climaque.* En voici, ſelon lui, la définition & les avantages.

„ L'obéiſſance eſt un parfait renonce- „ ment à ſon ame propre, lequel on „ fait voir à l'extérieur par les actions „ du corps : ou bien, ſelon une expreſ- „ ſion contraire, l'obéiſſance eſt la mor- „ tification du corps, ſubſiſtante avec la

„ vie de l'esprit. L'obéissance est un mou-
„ vement simple, par lequel nous agis-
„ sons sans discernement. C'est une mort
„ volontaire ; c'est une vie exempte de
„ toute curiosité ; c'est une assurance
„ dans le péril ; c'est une excellente ex-
„ cuse, lorsqu'on ira comparoître de-
„ vant Dieu, quoiqu'on ne l'ait point
„ préméditée durant cette vie ; c'est un
„ affranchissement de la crainte de la
„ mort ; c'est une navigation sûre, &
„ un voyage qu'on fait en dormant. L'o-
„ béissance met la propre volonté dans
„ le tombeau, & ressuscite l'humilité :
„ celui qui est vraiment obéissant, ne
„ *forme non plus de contradiction ni de*
„ *discernement dans les choses qui sont bon-*
„ *nes, ou dans celles qui semblent mau-*
„ *vaises, que s'il étoit mort ;* & celui qui
„ aura fait mourir son ame de cette mort
„ sainte, n'aura pas sujet de craindre lors-
„ qu'il rendra compte à Dieu de toutes
„ ses actions. Enfin, l'obéissance est une
„ renonciation que l'on fait au discer-
„ nement, par une plénitude de discer-
„ nement. „

Soyons de bonne foi, avouons feulement que s'il s'étoit trouvé un femblable paffage dans les conftitutions des Moines modernes, dans celles des Jéfuites, par exemple, il n'y a point de conféquence qu'il ne fût permis d'en tirer. Cette affurance dans le péril, cette injonction d'exécuter les ordres d'un Supérieur, fans fe permettre même d'examiner fi les chofes commandées font bonnes ou mauvaifes, feroit fufceptible d'une bien effrayante interprétation, fi l'on vouloit l'apprécier avec la même févérité qu'on a mife de nos jours dans la difcuffion des principes de la Société de Jefus.

Dans le même endroit, *St. Jean Climaque* raconte l'hiftoire d'un Solitaire nommé *Ifidore*, qui, pour être aggrégé dans le couvent des Pénitents, dit à l'Abbé : *Très-faint Pere, je me donne à vous pour vous être auffi foumis que le fer au forgeron :* & auffi-tôt, *pour le mettre fur l'enclume*, dit l'Auteur, le très-faint Pere lui ordonna de fe tenir pendant fept ans

à la porte du Cloître, & *de dire à tous ceux qui entreroient ou sortiroient : je vous supplie de prier pour moi, parce que mon ame est malade d'épilepsie.* Ce n'est qu'après cette longue épreuve, qu'il obtint d'être promu au grade de frere. Certainement la comparaison du fer mobile au gré du Taillandier qui le met en œuvre, vaut bien celle du *bâton de l'Aveugle*, qui a tant scandalisé de nos jours.

Un autre *Abba*, voyant un novice qui se présentoit, planta en terre un bâton sec, & sans écorce, qu'il tenoit à la main : il lui donna pour épreuve, la tâche de l'arroser sans cesse, jusqu'à ce qu'il eût poussé des feuilles & des fleurs. Le récipiendaire vaqua sérieusement, pendant trois ans, à cet intéressant ministere ; & enfin *Dieu*, touché de sa persévérance, ressuscita le bâton, qui se trouva un matin devenu le plus bel arbre du monde.

D'après ces étranges principes, on ne doit pas être étonné qu'il se soit établi

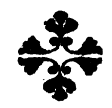
une jurisprudence plus étrange encore au sujet des Moines, & que les habitants des cloîtres ayent été placés par les Jurisconsultes au rang des *esclaves.* (*) Ils devenoient une partie de la propriété du Couvent, ou plutôt de l'*Abbé*, à qui tout appartenoit ; & il en est encore de même aujourd'hui. Les vœux que notre législation autorise, sont une véritable servitude, puisque tous les avantages sont d'un côté, & tous les sacrifices de l'autre ; puisque la partie qui donne ne reçoit rien, & que celle qui reçoit ne donne rien ; puisqu'il n'y a point de prix stipulé pour la liberté à laquelle l'initié renonce, & que les Monarques tondus, au profit de qui a été instituée cette milice, abusent, comme les Despotes de la terre, d'un consentement surpris ou arraché, pour s'approprier éternellement les bras, le sang, la vie, l'être entier du malheureux qui l'a donné.

(*) Voyez *Bartole*, L. I. §. *de stipulatione servorum.*

C'est d'après cette considération, s'il faut en croire quelque Ecrivains, que s'est introduit dans les cloîtres l'usage de porter la tête rase. C'étoit chez les anciens, comme on le sait, la marque de l'esclavage. Voilà pourquoi les *Francs*, nos ancêtres, étoient si jaloux de conserver leurs cheveux longs. Les *Abbés* regardant leurs nouveaux sujets comme des serfs vendus, dont le domaine leur étoit transféré, durent chercher à leur imprimer le sceau de l'état auquel ils les réduisoient ; & ceux-ci, dans la ferveur qui leur faisoit espérer dans l'autre vie des récompenses proportionnées aux humiliations qu'ils auroient dévorées dans celle-ci, dûrent accepter sans peine une flétrissure qui augmentoit leurs mérites.

St. Jérôme, dans sa lettre à *Sabinien*, donne à cette opération une autre origine. Il prétend qu'elle étoit nécessaire, par la mal-propreté à laquelle le desir de mortifier leurs sens engageoit les Moines, & il dit naïvement que *cela les rendoit*

moins ſujets aux piqures des petits animaux qui ont coutume de s'engendrer entre la peau & le poil. Il ne parle à la vérité que des filles ; mais le régime étant le même pour les deux ſexes, l'inconvénient ou l'utilité du raſoir étoient les mêmes auſſi. Si les *Nones* ou les *Diaconeſſes* ſacrifioient leurs cheveux à la crainte de ces inſectes incommodes, on ne voit pas pourquoi les Cénobites, les Anachoretes, qui aſſurément ne ſe peignoient pas davantage, en auroient été exceptés.



CHAPITRE V.

Multiplication des Monasteres dans tout l'Orient. Prodiges opérés par les Moines.

A N'en juger que par les apparences, on n'auroit pas pensé que de pareilles institutions pussent se soutenir. On n'auroit pas cru que des maîtres si durs pussent faire beaucoup de prosélites. Cependant, suivant la marche ordinaire de l'esprit humain, cet excès de rigueur fut précisément ce qui leur attira d'abord une foule de sectateurs.

On embrassa avec transport un joug que la premiere ferveur s'étudioit à appesantir. Rien n'étoit difficile, rien n'étoit rude dans ces commencements. On se macéroit, on se mortifioit par une sainte émulation ; chaque Monastere mettoit sa gloire à avoir des athletes qui fissent, s'il est permis de le dire, les plus prodigieux

prodigieux tours de force dans ce pénible & respectable jeu.

Ils se faisoient même entre eux des especes de défis. Les combattants les plus célebres se déguisoient : ils se rendoient *incognito* chez leurs adversaires ; ils les étonnoient par quelque traits extraordinaires de mortification, & se dérobant sur le champ à leurs yeux, ils retournoient jouir, dans leur ancienne retraite, de la surprise & de l'humiliation des vaincus.

St. Macaire d'Alexandrie, par exemple, ayant appris qu'un solitaire ne mangeoit qu'une livre de pain par jour, se proposa d'observer une abstinence encore plus grande. Pour cela il cassa un pain en plusieurs morceaux. Il les mit dans une bouteille, & ne mangeoit chaque jour que ce qu'il pouvoit en retirer en une fois avec le bout des doigts. A la vérité, l'Auteur, qui raconte cette Anecdote, a oublié de nous apprendre la mesure du col de la bouteille & sa profondeur ; ce qui auroit été nécessaire



pour bien apprécier le jeûne de S. Macaire. Mais sans ces connoissances, il est aisé de juger qu'il devoit être rigoureux, puisqu'on y mettoit tant d'appareil.

Une autre fois il entend dire qu'à *Tabennes* on menoit une vie extrêmement mortifiée. Aussi-tôt il se déguise en manœuvre, il se rend à *Tabennes ;* il demande à y être admis ; le *S. Abbé Pacôme* le rebute d'abord, parce qu'il lui paroît incapable de soutenir les austérités de la maison. Le Saint qui savoit bien ce qui devoit en arriver, insiste & promet qu'il consent d'être chassé, s'il ne jeûne pas aussi rigoureusement que les autres. Enfin on l'admet à grand'peine.

Le carême étant venu, le Saint s'informa adroitement des especes de pénitence que chacun des plus illustres Athletes avoit adoptées. Il apprend que les uns se proposent de ne manger qu'une fois par jour, d'autres qu'une fois en deux jours, d'autres une fois en cinq, d'autres de passer la nuit debout, & le

jour à travailler. D'après ces inſtructions, il ſe place tout ſeul dans un coin, & y paſſe le carême entier ſans parler, ſans changer d'attitude, ſans boire, ſans manger, & ſans ceſſer de faire des nattes de feuilles. Seulement il prenoit le Dimanche quelques feuilles de choux crud, pour laiſſer croire qu'il mangeoit quelque choſe.

Ces pieux reclus, tout dévots, tout ſupérieurs qu'ils auroient dû être aux petites paſſions, furent ſenſibles à la jalouſie. Ils ne purent pardonner à l'étranger un tel effort. Ils murmurerent avec tant de vivacité, que l'Abbé *Pacôme*, après l'avoir remercié d'être venu donner à ſes Moines une leçon capable de les rendre modeſtes, le pria de ſortir du couvent au plus vîte, & de n'y jamais rentrer.

S. Hilarion, *S. Antoine*, *S. Nil* & beaucoup d'autres, étoient auſſi des prodiges que l'on ne ſe laſſoit point de vanter, ſur-tout dans les établiſſements qu'ils avoient fondés. Ceux mêmes qui n'ap-

prochoient que de très-loin de la vigueur de leurs modeles, s'honoroient de leurs succès. Ils se glorifioient d'appartenir à tel ou tel désert, qui renfermoit un guerrier connu par de plus brillants exploits en ce genre. On accouroit de toutes parts, d'abord pour les admirer, & ensuite pour essayer de les imiter. Les vastes solitudes de la *Thébaïde* se remplissoient d'Anachoretes, qui croyoient honorer la Divinité, en défigurant son plus bel ouvrage.

Le Sexe même voulut prendre part à cette gloire coûteuse. Des femmes quitterent leurs maris, & le soin de leurs ménages, pour se consacrer aussi sans réserve à une contemplation oisive.

Des filles coururent apprendre de ces pénitents célebres l'art de mortifier leurs sens. Elles se livrerent à leur exemple à des austérités qui paroîtroient incroyables, si l'on ne savoit quelle force donne au corps la foiblesse de l'esprit.

On leur donnoit différents noms. Comme on appelloit les Moines *Cénobites*,

Anachoretes &c., on appelloit les femmes, *Vierges*, *Nonnes*, *Moineſſes*. *St. Baſile*, au livre de la Virginité, les déſigne même par le mot de *Prêtreſſes*. Les *Nonnes* étoient celles qui ſe dévouoient à la vie monaſtique, après avoir eſſayé du mariage, comme nous l'apprend *St. Jérôme*, lettre à *Euſtochium*. On les appella même *Veſtales*.

On parle d'une ville peuplée preſque toute entiere de ces étranges habitants. (*) Caſſien, qui dit l'avoir vue, l'appelle le *Miracle* de l'Egypte, & il a raiſon. On y comptoit, à ce qu'il aſſure, dix mille Vierges & vingt mille Moines, vivants enſemble; les uns dehors les murs, les autres dedans, & n'ayant enſemble de communication que celle des ames.

On ne voyoit entr'eux ni diſputes, ni jalouſies, ni converſations, ni aucune eſpece d'occupation profane; le

---

(*) Elle ſe nommoit Oxyrinque.

seul bruit qu'on entendoit dans cette demeure fortunée, étoit celui des soupirs de tant de cœurs enflammés de l'amour divin. On n'y avoit qu'une affaire, celle de chanter les louanges du Dieu qu'on y adoroit.

Un des moyens qui furent le plus utilement employés pour en étendre la célébrité, c'est le récit des prodiges opérés journellement par les héros du silence & de la retraite. Si l'on en croit les récits de leurs Panégyristes, ils se jouoient réellement de la nature. Ils arrêtoient du bout du doigt les plus furieuses inondations; ils guérissoient les malades, ils ressuscitoient les morts, ils éclipsoient toutes les merveilles que l'évangile a contées de *Jesus-Christ*; & les disciples l'emportoient autant, en ce genre, sur leur maître, qu'ils lui étoient inférieurs dans tout le reste.

On regrette, il est vrai, que ces récits édifiants n'ayent pas été soumis à une critique un peu judicieuse, & que pour y ajouter foi, il faille autant de crédu-

lité dans les lecteurs qu'il y a eu de ſimplicité dans les écrivains. Si l'Auteur de la nature a bien voulu quelquefois ſuſpendre le cours de l'univers & des choſes à la priere des hommes diſtingués par leur vertu, il ne l'a fait, ſans doute, que pour établir de grandes vérités, & conſtater des dogmes utiles au Genre-humain. Mais de quel uſage peuvent-être ceux-ci ?

Une hyenne apporte ſon petit, aveugle, à *St. Macâire.* Celui-ci crache ſur les yeux du petit monſtre, qui auſſi-tôt voit clair. Le lendemain la *hyenne* reconnoiſſante apporte au Médecin une péau de brebis. Le ſolitaire lui dit gravement : *Tu n'as pas de troupeau, pour te procurer ce que tu veux me donner là. Il faut que tu ayes volé quelqu'un. Je n'en veux point.*

La bête polie, & fâchée du refus, ſe met à genoux. Elle baiſſe la tête. Elle dit par geſte combien elle eſt humiliée de l'horreur qu'a ce grand perſonnage pour ſa reconnoiſſance. Alors *St. Ma-*

caire lui dit : Je n'accepterai ton présent, qu'à condition que tu promettras de ne plus faire de tort aux pauvres, en dévorant leurs brebis. La hyenne fit alors signe de la tête qu'elle se soumettoit à la condition, & le Saint prit la peau, qu'il donna depuis à l'illustre Mélanie, qui, comme on peut penser, en faisoit grand cas. Il faut avouer que tout ce dialogue est plus édifiant que croyable.

St. Jacques de Nisibe passa auprès d'une fontaine où de jeunes filles lavoient du linge. Elles avoient leurs jupons troussés, & la tête découverte. Cela parut insolent au vieillard, qui maudit la fontaine & les lavandieres. Aussi-tôt l'eau disparut, & les beaux cheveux noirs de ces filles se trouverent aussi blancs que si elles avoient eu cent ans.

On tâcha d'appaiser le colérique Anachorete. Il fit bien renaître la fontaine; mais les filles n'ayant jamais osé se remontrer, il ne jugea pas à propos de leur faire grace. Elles passerent le reste de leur vie avec les signes anticipés de la

caducité. *Théodoret*, qui rapporte cette histoire, observe que *St. Jacques* fit voir en cela autant de douceur que de puissance. Car enfin, dit ce judicieux Evêque, *il auroit pu, d'après* ELISÉE, *appeller des ours pour châtier cette jeunesse impudente.*

Un autre Saint, nommé *Paul le simple*, parce qu'il avoit un esprit fort ingénu, & une raison très-docile, étoit parvenu au degré de sainteté qui donne le pouvoir de chasser les démons. Il faisoit tous les jours usage de sa puissance. Mais une fois on lui amena un possédé qui résista à ses ordres. Alors *Paul dit à Dieu*, AINSI QU'UN ENFANT QUI SE DÉPITE : *en vérité, si vous ne le guérissez, je ne mangerai d'aujourd'hui; & aussitôt, comme si Dieu eût eu peur de déplaire à une personne qui lui étoit si chere, le démon s'enfuit.*

C'est Ruffin qui raconte cette merveille, & ce sont-là ses propres termes. Je suis bien-loin de vouloir scandaliser les fideles, en remettant sous leurs yeux

pétuelles. Ils assuroient que c'étoient des démons qui venoient les éprouver sous cette forme séduisante. Mais l'intervention de l'esprit malin ne paroît pas y avoir été nécessaire. Pour produire, dans ces cerveaux desséchés par le jeûne, de semblables fantômes, peut-être suffisoit-il du dérangement que leur régime y devoit nécessairement causer. Ces imaginations exaltées devoient avoir toujours présents, les objets mêmes qu'ils redoutoient. Il étoit fort naturel que s'entendant sans cesse prêcher d'éviter les femmes, ils crussent toujours être poursuivis par des spectres qui les leur représentoient.

Une réflexion bien singuliere & qui doit un peu décréditer tous ces recueils d'apparitions, de miracles, ou puérils, ou superflus, c'est que St. Jean Climaque n'en cite pas un. Son ouvrage est un monument érigé à la gloire du Monachisme, & destiné à en faciliter la pratique. Or on n'y voit rien que de raisonnable, rien qui surpasse les forces

des têtes humaines, une fois allumées par l'enthouſiaſme. Les trentre degrés ſont des vertus, & non pas des prodiges. Il enſeigne l'art de monter au ciel, & non celui d'étonner la terre, ou de ſubjuguer la nature.

Quoi qu'il en ſoit, au reſte, en retranchant de ces relations tout ce qu'une raiſon éclairée ne peut ni ne doit admettre, on y trouve encore de grands ſujets d'admiration. On n'y enviſage qu'avec ſurpriſe, tant de Cénobites dévoués à l'inaction la plus pénible, condamnés, par un choix volontaire, à paſſer leur vie dans une oiſiveté rigoureuſe, & occupés uniquement à ſe traiter eux-mêmes comme ils auroient pu l'être par leurs plus cruels ennemis.



CHAPITRE VI.

Relâchement des Moines en Orient. Troubles qu'ils occasionnent. Attentats qu'ils commettent.

PEu-à-peu la perfection même qu'ambitionnoient ces martyrs volontaires de la pénitence, produisit le relâchement. Toutes les choses humaines sont capables d'un certain degré de tension, passé lequel elles s'affoiblissent.

Il étoit impossible qu'une si prodigieuse docilité ne donnât quelquefois aux Supérieurs la tentation d'en abuser; il l'étoit encore plus que sa pratique trop souvent exigée n'en dégoutât à la fin les inférieurs.

C'est ce qui arriva. L'indissolubilité même de leurs vœux leur donna l'envie de les rompre. La vue de ces cachots, auxquels ils s'étoient d'abord condamnés

avec joie, leur devint insupportable. Ils s'irriterent contre leurs chaînes, comme les animaux féroces & mal apprivoisés, mordent, dans de certains instants, les barreaux de la cage où on les renferme.

Bientôt ils parvinrent à les briser sous différents prétextes. Le plus honnête, & le plus souvent employé, étoit celui de prêcher la Religion, de réchauffer, par des exemples de ferveur, le zele des séculiers trop prompt à se refroidir. Au moyen de ce voile favorable, les Moines franchirent leur clôture. Ils se répandirent dans toute l'*Asie* : mais ce fut pour y chercher ce monde qu'ils avoient juré de haïr.

Ils solliciterent des legs & des testaments. Ils attacherent de la gloire sur la terre, & des récompenses dans le Ciel, aux titres de *Fondateurs*, de *Bienfaicteurs*. Ils introduisirent ce systême singulier, qui fit des particuliers pauvres, & des maisons riches. Chacun d'eux à part crut être en droit de s'enorgueillir d'une indigence que les trésors communs ren-

doient supportable. Devenus, par la libéralité des fideles, possesseurs des plus beaux biens, ils perdirent de vue la pauvreté, la simplicité réelle de leurs instituts.

Leur importunité alloit au point que dès le quatrieme siecle, on fut obligé de porter des loix pour leur enjoindre de garder leurs serments, & les repousser dans ces asyles, où ils s'ennuyoient de n'avoir que Dieu pour témoin de leur vertu. Mais ces loix mal exécutées, oubliées, ou même révoquées par leurs Auteurs, & contredites depuis par d'autres Souverains aussi foibles & moins éclairés, n'apporterent aucun obstacle à la multiplication des maisons religieuses.

Théodose les avoit redoutées. Justinien, le plus grand des compilateurs, & par conséquent le plus petit des Princes, les favorisa de tout son pouvoir. Il existe encore des loix authentiques émanées de lui, qui permettent à un Couvent de s'approprier tout le bien d'un Moine qui s'y consacre. Si le repentir

prend enſuite au malheureux, & qu'il tâche de recouvrer ſa liberté, le Légiſlateur veut que *le bien reſte au Monaſtere, & que le déſerteur ſoit puni comme un eſclave fugitif.* Les *Nouvelles* ſont pleines de loix auſſi favorables aux Cloîtres, mais auſſi contraires à la ſaine politique, & à tous les principes d'un bon Gouvernement.

La *Novelle* 123 défend aux peres de s'oppoſer à la profeſſion de leurs enfants. Le Chap. II de la *Novelle* 5 autoriſe les Abbés à réfugier les eſclaves, & à les garder même malgré la réclamation du maître, pourvu qu'ils ne ſoient convaincus ni de vol, ni de crimes honteux, & qu'ils ayent un air honnête & doux. C'étoit renverſer la ſociété de fond en comble : & même en cas de vol, ſi l'eſclave fugitif a fait ſon noviciat de trois ans, cette *Novelle* ne permet à ſon maître ni de le faire punir, ni même de le réclamer.

Le Chap. V de la même *Novelle* réduit la légitime des enfants d'un pere

qui se fait Moine, à un quart de son bien. Le reste appartient au Monastere : loi ridicule, absurde, & dérivée cependant du droit Romain, qui laissoit aux peres un domaine absolu de propriété sur leurs biens. *Justinien*, comme on l'a dit dans la *Théorie* des Loix, est le premier qui y ait donné atteinte. Mais il est singulier qu'il l'ait respectée à l'égard d'un établissement aussi nouveau que le *Monachisme*.

Si l'on joint à ces biens apportés par les Moines qui quittoient le monde, les successions, les legs de toute espece que les maisons étoient habiles à recevoir, les aumônes abondantes, les libéralités des ames pieuses, qui prennent sur elles le soin de justifier la Providence en faveur de ceux qui s'y abandonnent sans réserve, on ne sera pas étonné de trouver, dès les premiers siecles, une opulence prodigieuse concentrée dans les cloîtres.

De plus, l'extérieur négligé de leurs habitants, la réputation de l'austérité des

fondateurs, donnant plus de poids à leurs paroles, ils ſurpaſſerent bientôt en crédit, comme en richeſſes, le Clergé Séculier qui les avoit favoriſés & ſoutenus. En peu de temps celui-ci trouva des rivaux puiſſants dans les ſucceſſeurs de ces hommes qui avoient fui au fond des déſerts pour éviter l'orgueil, qui ne s'étoient réſervé qu'une hache pour abattre des arbres, un hoyau pour défricher la terre, & une diſcipline pour dompter la révolte de leurs ſens.

Par une fatalité malheureuſe, depuis cet inſtant ils n'eurent preſque plus que des vertus inutiles, & exciterent des troubles dans preſque tous les conciles où ou daigna les admettre. Ils en cauſerent même de terribles de ſens-froid, dans des Villes paiſibles, où leurs emportements n'avoient pas encore pénétré, pour exclure la pompe, l'appareil de ces grandes aſſemblées, qui échauffent ſi fortement les eſprits factieux.

Ils y paroiſſoient à la tête de toutes les émeutes : ils ſonnoient la charge, &

se distinguoient par des fureurs plus criantes, par des barbaries plus atroces. Ils étoient déja à la solde du fanatisme, & marquoient presque chaque année par des assassinats ou des incendies.

On les vit, sous le St. Evêque *Cyrille*, sacrifier à sa vengeance dans *Alexandrie* une femme respectable par ses talents. Ils la mirent en pieces de leurs propres mains, uniquement parce qu'elle étoit amie du Gouverneur, qui ne l'étoit pas de l'Evêque.

Ils firent craindre au Gouverneur lui-même un sort aussi triste ; un d'entre eux lui cassa la tête d'un coup de pierre. Le Moine assassin ayant été pris, fut condamné juridiquement & exécuté. Le Prélat le fit enlever du gibet, & voulut lui décerner les honneurs que l'on rendoit à la mémoire des Martyrs.

Peu de temps auparavant, à *Callinique* dans l'*Osroëne*, ils pillerent une Eglise de *Valentiniens*, & ensuite ils y mirent le feu, parce qu'une troupe de ces hérétiques ne s'étoit pas arrêtée devant

une de leurs proceſſions. L'Evêque convaincu d'avoir trempé dans cet attentat, fut condamné à rebâtir l'Egliſe, & les Moines à l'indemniſer du pillage qu'ils avoient fait.

Le fameux *S. Ambroiſe* ſe récria contre ce jugement trop doux, comme ſi ç'avoit été la plus cruelle injuſtice. Il prit le parti de l'Evêque turbulent, & des moines incendiaires. Il ſoutint que l'Empereur ne leur devoit à tous que des ménagements & du reſpect. Il prétendit qu'il n'y avoit pas grand mal à avoir brûlé une Egliſe d'Hérétiques dans une petite ville, & que le repos de quelques miſérables *Valentiniens* ne devoit pas entrer en comparaiſon avec les prérogatives du Clergé & de l'honneur de l'Ordre Monaſtique.

Théodoſe, alors Empereur, daigna ſe juſtifier. Il repréſenta que l'intérêt public demandoit un exemple : il ſe ſervit de ces terribles paroles : *Les Moines commettent trop de crimes.* Le Prélat n'en fut pas moins inflexible : il perſiſta toujours

CHAPITRE VII.

Aigreur que donnoit l'habitude du cloître à ceux d'entre les Moines Orientaux qui en sortoient pour occuper de grandes places dans l'Eglise. Source de la politique qui les y faisoit appeller.

L'Histoire Ecclésiastique de ces temps-là nous offre bien des Evêques indignes de leur caractere, & qui abusoient de leur dignité, pour se livrer plus impunément à des intrigues, où à des violences. C'est une chose remarquable que les plus emportés, les plus indiscrets d'entre eux, fussent positivement ceux dont la promotion avoit été précédée d'un long séjour dans le cloître.

Il n'y a guere de Prélat plus célebre dans l'antiquité Chrétienne, que *St. Jean Chrysostôme.* Il avoit des vertus & de l'éloquence : mais c'étoit des ver-

tus

tus ameres, & une éloquence pleine de fiel. Il avoit passé sa jeunesse dans un monastere : il s'étoit même rendu le Panégyriste de la vie cénobitique : il en avoit fait l'éloge dans un ouvrage exprès, où il assure que son but étoit d'amortir les passions, & de rendre l'homme maître de ses sens.

Il ne parut guere qu'elle eût produit cet effet sur lui. Du moment qu'il se vit transporté sur le Siege Episcopal de la seconde Ville de l'Empire, son imagination toute de feu, son caractere inflexible, ne lui permirent d'écouter ni la prudence, ni même les ordres de l'Evangile. Pour le soutien de la vérité, il blessoit les premieres regles du Christianisme, qui recommande sur-tout la soumission aux Princes, & le respect pour le Gouvernement.

L'Impératrice *Eudoxie* avoit tort sans doute de protéger les hérétiques contre lui; mais avoit-il raison de déployer publiquement, contre elle, dans ses homélies, la fureur la plus outrageuse & la

plus indécente ? Il vivoit sous les yeux de la Cour, à *Constantinople*, dans une ville sujette aux séditions, où sa cause en avoit déja excité plusieurs ; & il crioit en pleine Chair, *Oui : JÉSABEL vit encore : elle persécute ELIE. HERODIADE demande la tête de JEAN.* Ces allusions odieuses sont-elles le langage de la vérité ; du Disciple d'un Dieu qui prioit sur la croix pour ses bourreaux ?

On l'exila : mais dans quel Pays du monde une pareille insolence seroit-elle restée impunie ? Les auteurs Ecclésiastiques se sont récriés contre la dureté avec laquelle on le traita pendant la route, sur la barbarie de ses gardes, sur beaucoup d'autres choses dont ses propres lettres prouvent pourtant qu'il y a beaucoup à rabattre : mais, en vérité, s'il y a quelque chose de surprenant dans la conduite d'une femme toute-puissante, & si cruellement insultée, c'est l'excès de l'indulgence, & non celui de la rigueur. Quelle étoit la douceur de ce Gouvernement, où l'on se contentoit

de reléguer un Prêtre ſéditieux, à qui par-tout ailleurs on auroit ôté la vie dans les ſupplices ?

Il eſt plus que probable que c'étoit dans le cloître qu'il avoit puiſé cette âpreté indiſcrete. C'eſt parmi les moines dont il avoit tant fait l'éloge, qu'il avoit appris à ſe livrer à des emportements ſi furieux, que ſa vertu même ne pouvoit dompter.

Il en étoit de même de tous ceux que le haſard tiroit de ces aſyles obſcurs pour les produire au grand jour. La ſévérité du cloître les avoit rendus inhumains; la privation des plaiſirs avoit fortifié chez eux l'ambition, qui, dit un Ecrivain célebre, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions; ils cauſerent long-temps à ce malheureux Empire Grec, déchiré au-dehors par les incurſions des barbares, & fatigué au-dedans par des diſputes eccléſiaſtiques, des guerres moins cruelles en apparence, & non moins funeſtes en effet.

Elles armoient les citoyens les uns

contre les autres pour les sujets les plus frivoles, & quelquefois les plus ridicules. On sait avec quelle chaleur se débattoient alors dans toute l'*Asie*, des questions qui seront à jamais la honte de l'esprit humain, & qui seroient un exemple unique de sa foiblesse, si, dans des temps postérieurs, comme nous le dirons plus bas, on ne les avoit imitées & surpassées parmi nous.

Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que ces disputes absurdes produisoient des factions violentes dans l'Etat. On argumentoit avec appareil, & les Theses finissoient presque toujours par des émeutes. Or c'étoient des Moines, qui, devenus Prêtres, ou même Evêques, donnoient le signal de ces dissensions théologiques & civiles. Une politique intéressée les tiroit du cloître, pour les décorer du sacerdoce & de la mître. C'étoient des soldats que l'on armoit pour s'en servir dans les combats dont l'Eglise étoit le théatre.

Ce fut sur-tout contre l'*Arianisme*

que l'on commença plus utilement à employer cette reſſource. *Jeſus-Chriſt* n'ayant rien dit de ſa *Conſubſtantiabilité*, ce myſtere n'ayant pas été révélé dans les écritures, le *Dieu* fait homme ayant, au contraire, dit en propres termes : *Mon pere eſt plus grand que moi*, un Diacre d'*Alexandrie* prétendit défendre la foi Orthodoxe & la raiſon, en admettant une ſubordination entre les perſonnes divines : *Arius* ſoutint que le Fils n'étoit pas auſſi ancien que le Pere, que le ſecond étoit inférieur au premier, & qu'il y avoit quelque différence entre l'être engendrant & l'être engendré.

Arius avoit une réputation d'éloquence, & par conſéquent des rivaux. Un autre Diacre, nommé *Athanaſe*, qui étoit éloquent auſſi, ſoutint que le Verbe étoit Dieu, éternel comme ſon Pere, conſubſtantiel.

Le patriarche *Alexandre*, ſiégeant alors dans la Métropole de l'*Egypte*, Protecteur zelé d'*Athanaſe*, anathématiſa *Arius* dans deux conciles provinciaux.

Celui-ci eut pour lui la moitié de l'Empire, les courtisans & tous les esprits paisibles & conséquents, qui croyoient mal-à-propos voir dans sa doctrine une logique plus exacte & plus intelligible que dans celle de ses adversaires. Mais *Athanase* & son parti eurent pour eux le peuple, les dévots, les imaginations ardentes que le merveilleux subjugue, & à qui par conséquent la consubstantiabilité devoit convenir davantage, indépendamment des raisons qui la démontrent. Ils eurent sur-tout l'adresse de s'attacher les Moines.

On avoit déja senti de quel poids pouvoient être dans des disputes ces esprits factieux, accoutumés à oublier les intérêts de leur patrie, détachés de tous les préjugés qui peuvent enchaîner des citoyens, & familiarisés avec l'habitude, non-seulement de se laisser gouverner, mais même de soutenir sans examen les opinions qu'avoient embrassées leurs chefs.

L'espérance de sortir de la servitude

du cloître, en faiſoit, lors même qu'ils y reſtoient, les défenſeurs impitoyables de la divinité du *Chriſt.* Armés du reſpect des peuples, de la réputation de leurs miracles, ils bravoient l'autorité ſéculiere. Appuyés par l'autorité eccléſiaſtique, dont ils étoient les inſtruments, ils influerent prodigieuſement ſur les conciles & ſur toutes les aſſemblées de ces temps-là.

Les *Ariens* à leur tour, en prirent auſſi à leur ſolde; & cette conduite, imitée depuis par tous les ſectaires, de part & d'autre, ne fit que rendre plus longs, plus violents, plus dangereux, tous les incendies qui embraſoient l'Egliſe.

Les moines étoient préciſément comme ces nations chez leſquelles les puiſſances belligérantes vont, à prix d'argent, lever des ſoldats. Il n'y avoit point de querelles où la vérité & l'erreur ne fuſſent ſoutenues par des mains ſorties des cloîtres.

On entendoit un nommé Barſaba,

partisan zélé d'Eutychès, dire hautement dans le Concile d'Ephese : *s'il y a quelqu'un ici qui soutienne les deux natures, il faut le couper en deux.*

Ce n'étoit-là qu'une menace; mais au Concile de *Chalcedoine*, il la réalisa. Le moine fougueux ne cessa de troubler & de scandaliser l'assemblée par ses violences; & comme si la ville & le Synode n'avoient pas été un théâtre suffisant, on le vit, à la tête d'une troupe de moines séditieux, parcourir toute la Syrie, & y poursuivre à main armée les Evêques du parti opposé.

Le Pape Léon écrivit aux Cénobites de la Palestine, qu'il étoit affligé d'apprendre à quel point ils s'éloignoient de la doctrine évangélique & apostolique, en troublant les villes par des séditions, en portant le désordre dans les Eglises, en injuriant, & même en tuant les Prêtres.

Si leur fanatisme se signaloit ainsi en faveur d'*Eutychès*, leurs confreres ne se montroient pas moins ardents pour la

défense de *S. Cyrille*, l'indomptable ennemi de *Nestorius*. Cet Evêque d'Alexandrie ayant été à son tour déposé par les partisans de l'Evêque de Constantinople, qu'il avoit d'abord fait condamner, on vit s'ouvrir tous les monasteres de la ville, & tous les moines en sortir en procession. Un vieil Abbé, nommé *Dalinace*, qui n'étoit pas sorti depuis quarante-huit ans, se mit à leur tête.

Ils marcherent ainsi sur deux lignes, chantant des Pseaumes en deux parties, jusqu'au palais impérial. Le peuple s'attroupoit & les suivoit. Les Abbés entrerent auprès de l'Empereur, & le reste du cortege demeura dans la rue continuant à psalmodier; mais si le Prince ne les avoit pas satisfaits, ces chants paisibles se seroient bientôt changés en cris de fureur, & ces troupes d'Anachoretes désarmés, seroient devenues des bataillons, dont il auroit été impossible de contenir la rage.

Tel fut désormais l'usage & l'emploi

de presque tous les moines. Ceux d'entr'eux qu'un véritable desir de faire leur salut avoit conduits dans le cloître, y restoient ignorés. Ceux au contraire qui, oubliant les devoirs de leur état, ne rougissoient point de paroître dans les cours, ceux qui y montroient avec audace un habit fait pour inspirer la modestie & l'humiliation, n'y causoient guere que du mal.

Ils s'abandonnoient à une espece de Théologie épineuse, qui, sans rien éclaircir du fond de la religion, fournissoit une source intarissable de querelles & de disputes. Flattant l'amour-propre des Princes & de toutes les personnes puissantes, caressant, autorisant leurs foiblesses, ou heurtant leurs passions avec une roideur non moins passionnée, enfin ébranlant l'Etat par des manœuvres dont on ne se défioit point assez, ils ont mérité d'être mis au nombre des causes qui préparerent la ruine entiere de l'Empire Grec.

CHAPITRE VIII.

SECONDE ÉPOQUE DU MONACHISME.

Introduction des Moines en Occident. St. Benoît premier Fondateur.

DEs le quatrieme ſiecle, les Moines étoient donc déja fameux en *Aſie* : ils y jouoient un rôle plus brillante qu'honorable : ils y cauſoient depuis longtemps de grands troubles. Mais ils étoient encore inconnus en *Europe* ; ou du moins leur façon de vivre y étoit abſolument mépriſée, peut-être parce qu'on jugeoit d'eux plus par leurs actions que par leurs régles ; & perſonne ne l'embraſſoit.

St. Athanaſe fut le premier qui entreprit, vers l'an 340 de notre ere, d'attaquer ce préjugé plus étendu qu'injuſte. Il faiſoit alors ſa cour au Pape, pour obtenir le ſecours de l'Egliſe d'*Occident*, contre les *Ariens* qui gouvernoient deſ-

potiquement celle d'*Orient*. Pendant son séjour à *Rome*, il composa la vie de *St. Antoine*, le plus célebre des Cénobites de ce siecle.

Et il eut grand soin de représenter cet homme divin comme l'ennemi le plus acharné des *Ariens*. *Antoine* n'y recommandoit rien à ses éleves tant que de fuir avec horreur quiconque ne croiroit pas à la divinité du *Christ*.

Le succès d'une premiere histoire en ce genre produisit bientôt des copies. *St. Jérome* écrivit celles de *St. Paul* le Thébain, de *St. Hilarion*; *Ruffin* fit son voyage dans les déserts de l'Egypte, où il avoit vu les plus grands personnages que jamais l'amour de la pénitence ait produits : *Théodoret*, de son côté, consigna dans un ouvrage exprès, la relation des vertus de *St. Julien Sabas*, de *St. Aphaate*, & d'une infinité d'autres.

Tous ces Ecrivains étoient du parti opposé à *Arius*. Leurs héros étoient par conséquent tous du nombre de ceux qui

l'anathématisoient. Les prodiges n'étoient point épargnés dans leurs Vies ; & comme il étoit question, sur-tout dans celle de *St. Antoine*, de *St. Hilarion*, d'échauffer l'*Occident* contre une secte qui tromphoit en *Orient*, on n'oublia rien de ce qui pouvoit produire cet heureux effet.

Ce tissu de merveilles fit une grande impression dans *Rome*. Il inspira le desir de connoître à fond & même de pratiquer le genre de vie qui donnoit lieu à des événements si prodigieux. Les femmes sur-tout en furent frappées. Une Dame de la premiere condition, nommée *Marcella*, fut la premiere prosélite que firent les vies des *Antoines*, des *Paul*, des *Hilarions*. Elle se dévoua à la vie hérémitique, autant qu'il étoit possible, sans sortir de sa maison, & sans se renfermer sous des grilles.

Sa retraite en amena d'autres. Plusieurs femmes, touchées comme elles, se mirent sous la direction de *St. Jérome*, qui recevoit avec plaisir le prix

édifiant de ses ouvrages. Il eut ensuite des imitateurs qui se chargeoient volontiers de guider dans le chemin du salut, des veuves opulentes, que leurs richesses exposoient à s'égarer, ou des jeunes personnes à qui l'âge & la beauté rendoient leurs services plus nécessaires.

Mais leurs conseils & le détachement du monde qui en étoit le fruit, restoient renfermés dans des édifices particuliers. Ces exemples de vertu & de retraite ne frappoient point les yeux du Public. *St. Benoît* fut le premier Fondateur qui ouvrit en *Europe* un asyle commun aux hommes dégoûtés des tracasseries de la terre, & décidés à gagner le ciel sous les ordres absolus d'un Abbé.

Si l'on réfléchit aux circonstances dans lesquelles *St. Benoît* conçut & réalisa ce projet, il sera impossible de ne pas le regarder comme un des plus utiles bienfaicteurs du genre humain. Les exploits chimériques des *Hercules*, des *Thésées*, n'auroient pas été plus avantageux aux hommes, que ne le fut effectivement la

fondation pacifique de ce Patriarche du *Monachiſme* en *Europe*. Pour en apprécier le mérite, il faut jetter un coup d'œil ſur l'état où ſe trouvoit alors cette partie du monde, & même tout le globe connu.

La terre n'a peut-être jamais eſſuyé de criſe plus funeſte, ſi l'on en excepte ces bouleverſements univerſels, dont la mémoire a été conſervée ou déguiſée ſous le nom de *déluge*, & qui ſuppoſent l'anéantiſſement abſolu des races vivantes, dans les pays qui en étoient le théâtre. Tous ces fléaux, dont la nature humaine eſt ſuſceptible, ſembloient ſe réunir pour fondre ſur le malheureux Empire *Romain*, & faire expier par les horreurs de ſa fin, l'éclat qui en avoit ſignalé les beaux jours. La guerre, la peſte, la famine déſoloient ces contrées couvertes des cadavres de leurs anciens poſſeſſeurs, ſucceſſivement ravagées par les barbares qui les envahiſſoient, & par les ſoldats armés en apparence pour les défendre. Opprimés moins encore

par les ennemis que par ces fantômes d'Empereurs, qui chanceloient sur le trône des Césars, & s'en disputoient la pourpre toujours tachée du sang de ses propriétaires ; les sujets avilis, tyrannisés, dépouillés de tout, ne connoissant leurs maîtres qu'aux exactions dont ils devenoient les victimes, erroient dans ces enceintes désertes, comme le gibier, qui fuit dans une battue la rencontre des chasseurs.

C'est dans ce moment que *St. Benoît* ouvrit des retraites à la foiblesse, à l'indigence, à la misere. Les calamités politiques n'avoient pas fait perdre le respect pour la religion : l'adroit fondateur profita de ce respect pour assurer le calme de ses établissements. Les infortunes qui poursuivoient & dévoroient les hommes par-tout ailleurs, firent chérir des asyles dont elles n'approchoient pas. Ces misérables, qui traînoient dans le monde une vie pire que la mort, acceptoient, sans examen, une servitude, où, par le sacrifice de leur liberté, ils acqué-

roient un repos & une aisance inaltérables. Les Couvents durent donc se multiplier avec la plus étonnante rapidité. Le fanatisme qui avoit peuplé les déserts en *Asie*, étoit un mobile moins actif, que le désespoir qui précipitoit les hommes dans les cloîtres en *Europe*.

Il n'y a point d'exemple d'une semblable propagation. L'Auteur Espagnol de la Chronique de l'ordre, prétend qu'on y a compté jusqu'à 47000 Abbayes, 14000 Prieurés, & 15000 Couvents de filles. La merveille augmente bien autrement, quand on le suit dans le détail de la population de ces maisons. Il assure qu'il n'y en avoit aucune où il n'y eût au moins 3 & 400 Moines. Il en cite beaucoup de 8 & 900, & prétend, d'après *St. Bernard*, qu'il y en avoit une en Irlande habitée de 3000 de ces réclus. Si ce ne sont pas-là de ces exagérations que l'enthousiasme produit, sans les justifier, il n'y a point de conquérant qui pût s'énorgueillir de s'être fondé un aussi vaste Empire. Ceux qui ont écrit que

le tiers du monde chrétien appartenoit à *St. Benoît*, auroient plus blessé la vraisemblance que la vérité.

Si ce qui précede a de quoi surprendre, le calcul donné par le même Ecrivain, des Saints canonisés, qui ont illustré cette immense famille de Benoît, est bien plus digne d'admiration. Les uns, dit-il, en supposent 15000, les autres 36000, & d'autres enfin 50000, d'après un compulsoire fait par le Pape Jean XXII dans les archives de Rome : mais le judicieux Espagnol croit qu'ils se sont tous trompés, & il observe que l'ordre étant si répandu, & la regle si parfaite, il est bien plus raisonnable de croire que le nombre des Saints qui en sont sortis est infini.



CHAPITRE IX.

Des Statuts & du régime prefcrits par Saint Benoît. Du travail des mains recommandé par lui. Avantages qu'a produits l'ordre des Bénédictins.

SAint Benoît, en ouvrant un afyle aux victimes de l'anarchie politique de ces fiecles infortunés, eut encore le mérite de n'employer aucune de ces charlataneries, dont fes prédéceffeurs en *Afie* ne lui avoient que trop donné l'exemple. L'imagination ardente & crédule des Egyptiens, des Syriens, &c. avoit fait mettre en ufage par les Patriarches, & adopter par leurs difciples, des reffources plus faites pour l'erreur que pour la vérité. Pour concilier le refpect à leurs inftitutions, ils les avoient préfentées comme étant le fruit d'une fageffe furnaturelle.

St. Pacôme prétendoit avoir reçu fa

regle des mains d'un Ange tout resplendissant de lumiere. *St. Basile* avoit aposté un autre saint personnage, nommé *Ephrem*, pour s'écrier, pendant que le premier prêchoit, qu'il voyoit sur son épaule une colombe plus blanche que la neige. *Benoît*, plus naïf & plus vrai, n'employa ni l'ange de *Pacôme*, ni le pigeon de *Basile*. Il ne fit parler dans son institution que le bonheur & l'amour des hommes. Aussi fut-elle plus douce, plus humaine, &, s'il est permis de le dire, plus raisonnable, qu'aucune de celles qui l'avoient précédée dans les autres parties du monde.

Elle n'ordonnoit rien qui surpassât les forces de l'homme. Elle n'exigeoit ni privations pénibles, ni efforts extraordinaires. Le régime qu'elle prescrit est tel, qu'assurément il y avoit dans ces temps malheureux peu de familles qui pussent en jouir, même avec de l'aisance. Chaque Moine doit avoir à dîner un potage, & deux plats, avec une mesure de vin, & autant à souper. Dans

la saison des fruits, il veut qu'on leur en serve, sans rien retrancher du reste.

En établissant même cet ordre, on voit combien il craignoit de ne pas donner assez à la nature ni aux besoins de ses éleves. Il observe avec une sagesse vraiment honorable, à l'art. 49, sur la mesure du boire, que chacun a ses graces particulieres que Dieu lui donne; qu'en conséquence ce n'est qu'avec bien de la répugnance qu'il se hasarde à fixer des mesures générales en cette matiere. Aussi n'en établit-il pas une, à proprement parler. Il dit seulement qu'ayant égard aux besoins des foibles, il croit qu'une hémine ou demi-septier de vin suffit à chacun par jour.

Il exige un office de nuit; mais comme il vivoit en *Italie*, où l'usage étoit dès-lors établi de diviser le repos journalier, & d'en placer une partie dans l'ardeur de la chaleur, il veut que les Moines fassent leur méridienne.

Il leur recommande l'obéissance, parce

qu'elle est en effet la base de toute espece de société dans laquelle on veut maintenir l'ordre : mais la chasteté, la pauvreté sont proposées comme des vertus qu'il faut acquérir, & non comme des vœux auxquels il faille s'engager. Il laisse même le retour ouvert aux ames foibles, que la pesanteur d'un joug indiscrétement recherché, pourroit effrayer. Il prévoit le cas où elles s'y soustrairont ; & si le repentir les ramene, la seule peine à laquelle il soumette ces fuyards contrits, c'est d'être placés au dernier rang de la Communauté.

Il défend aux Moines qui s'y incorporent, de rien posséder en commun. Rien n'étoit plus sage, pour prévenir les querelles, que la propriété & toutes les passions qu'elles favorisent, ne peuvent manquer d'engendrer. Il s'exprime sur l'article des malades, avec une tendresse, une affection pleine d'humanité. Il veut qu'ils ayent une chambre particuliere, qu'on leur donne un serviteur craignant Dieu, intelligent & exact,

qu'on leur adminiſtre les bains tant qu'ils en ont beſoin, & qu'on leur ſerve de la viande, juſqu'à leur entiere convaleſcence. Il étend ſa condeſcendance paternelle juſqu'aux vieillards & aux enfants : quoique la nature elle-même, dit-il, porte à la commiſération envers ces deux âges, la regle doit cependant encore les prendre ſous ſa protection. Enfin, les Statuts de *St. Benoît* renferment les principes de conduite les plus propres à contenir en paix une multitude d'hommes raſſemblés, preſſés dans un petit eſpace, & dont il falloit néceſſairement éluder les penchants, puiſqu'il n'auroit pas été poſſible de les ſatisfaire.

Le St. Fondateur s'eſt appliqué ſurtout à détourner ſes enfants de cette contemplation oiſive, qui avoit produit tant de mal dans les Monaſteres de l'*Aſie*.

Il recommandoit le travail des mains; & ce n'étoit point, comme dans l'*Egypte*, un travail léger de vannerie, plus propre à ſervir de délaſſement que d'occupation. Celui auquel devoient s'appli-

quer les enfants spirituels de *St. Benoît*, c'étoient les rudes ouvrages de la campagne, & les détails fatigants de l'exploitation des terres.

Ce principe utile, une fois naturalisé dans l'Ordre de *St. Benoît*, s'est étendu à toutes les dérivations qu'elle a produites. De cette tige inépuisable sont sorties sur-tout deux branches non moins fécondes, qui en ont conservé la seve & l'esprit, *Cîteaux* & *Clervaux*. Peut-être les fondateurs eux-mêmes ne prévoyoient-ils pas alors combien cette politique sage deviendroit utile à leurs successeurs. L'Europe, d'un bout à l'autre, étoit couverte de forêts incultes, inutiles à leurs propriétaires. On établissoit volontiers ces fervents réclus au milieu des bois. On leur livroit du terrein à discrétion; & même, en le leur abandonnant, un des principaux embarras du donateur étoit de savoir comment ils pourroient s'y loger. (*)

Mais

(*) On leur donnoit bien quelquefois aussi

Mais quand par obéiſſance pour leur regle, ces Moines laborieux eurent abattu les arbres & défriché des eſpaces immenſes, on fut étonné d'y trouver une ſource inépuiſable de richeſſes, qu'on ne ſe ſeroit jamais aviſé d'y ſoupçonner. Les Abbayes ſe garderent bien d'en tarir le cours; elles ne ſongerent au contraire qu'à le faciliter par de nouveaux défrichements, & il en réſulte pour la ſociété en général, un bien que perſonne n'avoit prévu, excepté peut-être le ſage & politique fondateur.

Autour de ces eſſaims infatigables que le deſir de gagner le Ciel appliquoit ſi fructueuſement aux choſes de la terre,

---

terres en valeur. Le Pere de Placide, devenu Saint en combattant dans cette pieuſe milice, fit préſent à St. Benoît lui-même, de 18 fermes en Sicile, ſur leſquelles on comptoit ſept mille Eſclaves, hommes faits, ſans y comprendre les femmes & les enfants : & il lui fit de bien plus étonnantes libéralités dans le Continent.

se fixoient avec leurs familles les ouvriers qui les aidoient dans leurs exploitations ; ceux qui étoient indispensablement nécessaires, par l'exercice du peu d'arts alors connus ; les Marchands qui en distribuoient le produit autant que le permettoit l'abrutissement commun, la difficulté des routes & l'ignorance des principes ainsi que des avantages du commerce. En peu de temps il se formoit des colonies nombreuses que l'amour du travail avait créés. Elles prospéroient dans le calme & l'abondance à l'abri de *St. Benoît.*

Cette maniere bien respectable de faire des conquêtes, a policé, peuplé, enrichi l'*Allemagne*, la *Suisse*, & même tous les Etats florissants de nos jours en *Europe.* Elle y a donné naissance à plus de deux cents Villes : les Abbayes après avoir été une retraite contre les infortunes, devinrent une ressource contre la barbarie.

Les *Bénédictins* ne se sont pas bornés à multiplier la subsistance des hommes,

& à les garantir des malheurs phyſiques. Les ſoins de leur pere trop peu conſidéré dans le vrai point de vue où il méritoit d'être placé, ſe ſont étendus jusqu'à la culture des eſprits. Dans la décadence univerſelle des arts & des lettres, il leur prépara des aſyles dans ſes Couvents. Il voulut que les études y fuſſent continuées, & les ſciences eſtimées. Preſque toutes ces maiſons furent des Colleges dont il ſortit des hommes auſſi inſtruits, auſſi illuſtres que le leur permettoient les conjonctures.

Ils combattirent de toutes leurs forces la rouille affreuſe qui commençoit à s'étendre ſur tout ce qui dépend du génie. Ce ſont eux qui nous ont conſervé les plus beaux monuments de l'ancienne littérature. Incapables d'en profiter par l'abâtardiſſement général des eſprits, au moins ils ont ſu les copier fidélement. Au milieu de la nuit affreuſe où la groſſiéreté des barbares détracteurs de l'Empire *Romain* en avoit plongé toutes les Provinces, les Moines nous ont tranſ-

mis une partie des connoissances des siecles précédents. Sans eux la lumiere dont nous nous enorgueillissons ne se seroit probablement jamais levée pour nous.

Il est fâcheux qu'ayant tant de droits à la reconnoissance des générations à venir, leurs écrivains ne se soient proposé que de les étonner par des récits suspects, & que la superstition ait souillé leurs annales. Il est permis de douter que le Bénédictin *St. Ildéphonse* ait été habillé des mains de la Ste. Vierge, & qu'elle l'ait revêtu publiquement d'une belle chasuble comme en Paradis, qui, ayant été long-temps conservée à *Tolede*, se trouve aujourd'hui à *Oviedo*, où on ne la montre plus. (*)

On ne sera pas criminel pour refuser de croire qu'une femme deviendroit enragée, si elle avoit la hardiesse d'entrer

(*) Chronique générale de l'Ordre de St. Benoît.

dans les Egliſes d'un autre Bénédictin nommé *S. Fiacre*, & cela parce que le Saint ayant obtenu, d'un autre Saint nommé *Faron*, pour ſon Egliſe, tout le terrein qu'il pourroit lui ſeul enclore d'un foſſé dans un jour, il imagina, aulieu de fouiller la terre, de courir légérement en traînant ſon bâton, & ſur toute la ligne qu'il traçoit, il ſe formoit un parfaitement beau foſſé : une femme témoin de cette étrange opération, eut l'imprudence d'appeller le Saint *Sorcier*, ce qui valut à tout ſon ſexe l'excluſion honteux dont il s'agit. Cette imitation puérile & groſſiere de l'artifice de *Didon*, n'auroit pas dû ſe trouver dans un livre ſérieux deſtiné à l'édification des fideles.

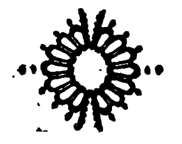
On n'offenſera ni la religion, ni la vénération due aux noms conſacrés dans le Ciel, en ſoupçonnant qu'une Bénédictine nommée *Ste. Auze* ou *Auzée*, n'avoit pas la vertu de donner des paralyſies à toutes les filles aſſez téméraires pour boire dans ſa taſſe, & que, quand elle n'avoit rien à faire de mieux, elle entroit dans

un four tout rouge, dont elle sortoit fraîche & sans un cheveu de moins.

La mémoire de *St. Benoît*, sur-tout devoit être assez respectable à ses enfants, pour qu'on ne la chargeât pas de prodiges absurdes. Il ne falloit pas dire qu'une fois il rencontra le diable déguisé en médecin, courant à grande hâte sur une mule ; que ce Saint lui demanda où il couroit si vîte ; que le malin lui répondit en lui montrant une bouteille, *je vais donner du syrop aux Moines* ; que le Patriarche galoppa à son tour, & arriva assez-tôt pour être témoin qu'un de ses Moines venoit de boire le terrible syrop, & écumoit avec violence ; qu'il ne fit que lui donner un soufflet, au bruit duquel le démon s'en fut si vîte, que jamais il n'osa se remontrer. Il faut être aussi sobre à raconter des miracles, que la Divinité l'est à les permettre, & des merveilles aussi ridicules, aussi dépourvues d'objet, peuvent décréditer les véritables.

St. Benoît & ses établissements n'avoient pas besoin de ce fragile appui pour

devenir les monuments les plus utiles, les plus reſpectables en leur genre, qu'une piété éclairée & une politique bienfaiſante ayent jamais produit. Il eſt ſûr que c'eſt à eux dans tous les ſens que l'Europe doit la police, l'opulence, l'éclat dont elle jouit aujourd'hui.



CHAPITRE X.

Relâchement des instituts Monastiques en Occident. Maux qu'ils y causent.

MAlheureusement dans toutes les choses humaines, l'abus est toujours la suite du bien. Malgré la sagesse des regles de *St. Benoît*, & la modération de ceux qui rechercherent après lui la gloire d'être, comme lui, Législateurs spirituels, dans notre *Occident*, comme ces établissements avoient le même vice radical, que ceux dont je viens de parler; comme ils étoient également fondés sur un éloignement du monde peu fait pour des hommes; comme en recherchant la pauvreté, ils conduisoient aussi à l'opulence, ils produisirent bientôt les mêmes effets. Les Moines de l'*Italie*, de l'*Espagne*, ou des *Gaules*, devinrent en peu de temps aussi puissants, & aussi dangereux que ceux de la *Thébaïde* ou de la *Syrie*.

Les progrès de l'ignorance forcerent bientôt l'Eglise d'aller chercher ses Ministres dans les Cloîtres : la force de la discipline établie par *St. Benoît* y fit germer, comme je viens de l'observer, quelque goût pour l'étude ; ils devinrent les dépôts du peu de lumieres échappées à la barbarie, & les Séminaires d'où sortoient les sujets destinés aux grandes places ecclésiastiques, tous les hommes un peu distingués par leur mérite, avoient reçu leur éducation, & passé leurs premieres années dans les écoles. Mais cette illustration eut les suites naturelles qu'elle devoit avoir. Les Prélats porterent dans l'administration le même esprit de despotisme, d'intrigues, qui infectoit, comme nous l'avons observé, des Monasteres de l'Orient.

C'est une fatalité attachée à toute association, où une discipline sévere contient des desirs que tout le reste enflamme, & dont les membres privés de l'emploi des sentiments naturels, n'ont ni les distractions que causent les plaisirs

dans les sociétés ordinaires, ni les embarras que donnent les besoins.

Les simples particuliers se livrent à cet esprit inquiet, à cette fureur de dogmatiser, qui produit ce qu'on appelle des hérésies. Les Gothescale, les Bélanger, les Abailard voulurent raisonner sur des matieres interdites au raisonnement. Ils occasionnerent par-là des troubles & des scandales dans l'Eglise. Mais leurs Supérieurs influerent dans les agitations politiques des Etats.

Depuis *Charlemagne* sur-tout, on ne vit presque aucune faction, qui ne fût inspirée ou conduite par eux. Ce fut un Abbé (*) qui excita des fils dénaturés contre l'indigne héritier de ce grand Empereur. Cet Abbé séditieux fut secondé par un Moine ingrat, qui ayant été serf, étant devenu ensuite *Archevêque*, (§) par la faveur du foible *Louis*,

(*) Vala, Abbé de Corbie.

(§) Ebbon, Archevêque de Rheims.

ne ſe ſervit des bienfaits que pour perdre le bienfaicteur, & ne rougit pas de lui prononcer lui-même publiquement la ſentence qui le dépoſoit.

D'autres eſprits non moins turbulents abuſerent du même habit pour cabaler avec impunité. C'étoit un étrange contraſte dans les uſages de ces temps-là, qui ne contenoient pas moins de contradictions & d'inconſéquences que ceux du nôtre. On renfermoit alors dans les Cloîtres les Princes que l'on vouloit rendre incapables de repréſenter dans le monde ; & ceux qui s'y étoient renfermés d'eux-mêmes, en ſortoient pour aller jouer ſur ce grand théâtre, un rôle auſſi indécent pour eux, que dangereux pour les ſpectateurs.

Ils devenoient alors les Acteurs les plus importants dans toutes les ſcenes ſanglantes que l'ambition faiſoit jouer du *Tibre* juſqu'à l'*Ems*, & du golfe *Adriatique* à la mer de *Norwege*. Ils fomentoient tous les troubles ; on les retrouvoit dans toutes les révoltes. Ils ar-

moient leurs vassaux, & les envoyoient à la guerre, sous l'ordre d'un *Avoué*, contre les Communes voisines, contre les Evêques, contre les Princes.

Enfin, quand le desir de la féodalité eut renversé toutes les idées du gouvernement, quand il eut substitué la démence à la raison, & à la justice je ne sais quel fantôme de générosité aussi folle que dangereuse ; quand cette échelle pyramidale de Souverain, tous dépendants les uns des autres, tous armés, tous rendant à leurs Supérieurs les coups qu'ils recevoient d'embas, se fut bien affermie en *Europe*, on vit des Abbés conduire en personne leurs soldats dans les batailles, & couvrir le paisible capuchon d'un casque guerrier.



CHAPITRE XI.

TROISIEME ÉPOQUE DU MONACHISME.

Fondations des Mendiants établis plus particuliérement dans la dépendance du St. Siege.

LEs Papes ſentirent de bonne heure combien cette eſpece de milice pouvoit leur devenir utile, s'ils parvenoient à ſe l'attacher. (*) *Rome* étoit foible & ſanglante, mais cependant reſpectée des nations même qui la déchiroient. L'orgueil de ſon nom la ſoutenoit encore. C'étoit un vieux chêne étendu par terre, & dont la grandeur excitoit l'admition des bucherons même qui venoient de l'abattre.

(*) Voyez la bulle d'extinction des *Jéſuites* en 1773, où le Pape dit nettement que le St. Siege doit aux Moines *ſon luſtre & ſon maintien.*

Ses Pontifes surent mettre à profit ces restes de son ancienne splendeur. Ils oserent aspirer en secret à la Monarchie universelle, comme en avoient joui les *Césars*, dont ils travailloient à tenir la place. Mais les *Césars* avoient conquis la terre par des victoires. Les Papes qui vouloient leur succéder, prirent une voie moins bruyante.

Ils chercherent à lier leurs prétentions ambitieuses avec la doctrine de l'Eglise, dont ils étoient incontestablement les Chefs. Ils s'appliquerent à mettre leur politique à l'abri du dogme, & ce fut en vertu du respect qui leur étoit dû dans les choses spirituelles, qu'ils prétendirent exercer un despotisme absolu sur les Princes de la terre.

Une précaution importante pour y parvenir, c'étoit d'avoir dans tous les Royaumes un parti affidé assez puissant pour y causer des agitations, & assez bien déguisé pour ne pas exciter toujours des allarmes. Or rien n'étoit plus propre que les Moines à remplir ces différentes vues.

Ils continuoient de vivre au milieu de leur patrie ; ils en conservoient la langue & les mœurs ; ils y paroissoient toujours attachés par les liens de la nature, & par ceux de l'amitié. On oublioit facilement qu'ils avoient passé sous des loix étrangeres en entrant dans le cloître, & que les vœux du Cénobite étoient, pour ainsi dire, l'abjuration des serments du citoyen.

Les souverains Pontifes en auroient voulu remplir le monde : mais un obstacle les arrêtoit. Pour les multiplier, il falloit leur donner des maisons & des terres. L'opulence des *Bénédictins*, des Religieux de *Clugny*, de *Cîteaux*, de *Clervaux*, faisoit croire qu'il étoit de l'essence d'un moine d'être riche. Les Papes ne l'étoient pas assez pour enrichir des établissements si coûteux.

Ils avoient bien les trésors spirituels qui attiroient dans leurs coffres une partie de l'argent de la chrétienté. Mais leur luxe, leurs intrigues & leurs plaisirs consumoient tout ce revenu casuel.

La Translation du S. Siege, & le long schisme qui en fut la suite, avoient bien diminué les revenus de la Papauté, & la crédulité des peuples ne prodiguoit l'argent qu'aux établissements qu'elle-même avoit formés.

D'ailleurs, la conduite même des anciens auroit fait redouter d'en créer de nouveaux du même genre, quand on l'auroit pu. Ils étoient fiers, parce qu'ils étoient riches. Les passions de leurs supérieurs ne s'accordoient pas toujours avec celles des Papes, les ordres de *Rome* étoient quelquefois reçus chez eux peu respectueusement; les successeurs de *St. Pierre* se sentoient gênés, quand il falloit faire la cour à ces Abbés qu'ils n'auroient voulu traiter que comme des vassaux, & qui faisoient souvent trop sentir combien ils se croyoient indépendants.

Pour remplir parfaitement & sûrement le plan du S. Pere, il auroit fallu des corps qui n'exigeassent rien pour le prix de leurs services, qui se recrûtas-

sent & s'entretinssent aux dépens des pays même où ils combattoient, & qui joignissent un zele désintéressé à un dévouement aveugle. Mais où trouver une pareille chimere ? Il se passa bien des siecles avant qu'on pût la réaliser.

Enfin, il vint un homme adroit, dont l'institut étoit propre à remplir toutes ces conditions ; (*) il trouva moyen d'assigner à ceux qui se lieroient à sa regle, une subsistance abondante, sans possession, ni travail. Il fit d'une besace le plus assuré de tous les fonds. Il réalisa ce que l'imagination orientale a feint d'un manteau magique qui suffisoit à tous les besoins de celui qui le portoit. Cet homme fut le fameux *S. François.*

Il paroît par un trait de la vie de *S. Jean l'Aumônier*, Chap. XX, qu'il y avoit déja des Moines mendiants : mais

(*) Regle de *S. François* écrite au nom du ciel. Voyez *Hospinien*, pag. 206.

ce n'étoient que des particuliers isolés. *S. François* est incontestablement le premier des hommes qui ait imaginé d'établir des ordres dont la gueuserie fût le fondement, & de faire de la mendicité, un état fixe.

Il étoit dévoré de l'ambition qui caractérise tous les fondateurs : il vouloit voir étendre & provigner son ordre. Le moment n'étoit cependant pas favorable. Le monde Chrétien, rebuté du nombre, de l'inutilité, & même des scandales des anciens ordres religieux, s'indignoit de la proposition seule d'en adopter de nouveaux. Précisément dans le temps où *François* se berçoit de l'idée flatteuse de se voir Patriarche & Pere d'une foule d'enfants spirituels, le concile de *Latran* proscrivoit impitoyablement ces sortes de familles adoptives.

Pour éluder la proscription du concile, & imposer silence à la Chrétienté soulevée, il n'y avoit qu'un moyen : c'étoit d'intéresser le Pape à son établissement, de lui jurer une obéissance ser-

vile, & de lui faire voir qu'en ſe rendant le protecteur de la fondation, le S. Siege y gagneroit des défenſeurs incorruptibles. Ce fut auſſi ce parti-là que prit *S. François.*

On aſſure que la premiere fois qu'il parut devant le Pape, pour implorer ſa protection, & lui préſenter le plan qui la lui devoit aſſurer, la parole lui manqua entiérement. Il ne put dire un mot d'un long diſcours qu'il avoit préparé. Mais il n'avoit pas beſoin de parler pour perſuader le protecteur dont il briguoit l'appui; ſa vue ſeule valoit mieux qu'un long diſcours.

Il n'étoit pas difficile à des *Italiens* ruſés, pénétrants, tels que ceux qui forment dans tous les temps le conſeil d'un Pape, d'appercevoir, ſous l'habit humble & mortifié de *François*, un zele ardent & préciſément tel qu'il le falloit pour ſervir en aveugle, ſans chercher d'autres recompenſes que le plaiſir de ſervir. Il étoit aiſé de deviner que plus il paroiſſoit intimidé à l'aſpect du Prince

dont il baisoit les pieds en tremblant, plus il seroit fanatique de sa grandeur, quand il la prêcheroit à d'autres.

On sentoit bien d'ailleurs que tous les disciples de ce Patriarche déconcerté, ne seroient pas muets comme leur maître, & que dans le grand nombre, il s'en trouveroit nécessairement plusieurs dont les talents mis en œuvre par son enthousiasme, deviendroient le plus solide appui de la puissance Romaine.

Aussi l'approbation du nouvel institut ne souffrit-elle aucune difficulté. Malgré les défenses du concile de *Latran*, malgré les canons de celui de *Lyon* qui le réitérerent, l'établissement de l'ordre des *Freres Mineurs* fut solemnellement ratifié. Peu d'années après, celui des *Freres Prêcheurs*, ne fut pas moins bien accueilli. Bientôt la chancellerie Pontificale n'eut point d'occupation plus pressante que d'expédier de toutes parts des patentes pour la confirmation des *Franciscains*, des *Dominicains*, pour l'in-

terprétation de leurs regles, pour l'augmentation de leurs privileges.

Alors ces édifices fondés sur l'humilité, sur l'indulgence, prirent une forme réguliere & convenable au parti que les Papes en vouloient tirer. Ils se hâterent d'employer cette invention utile. En toute espece de guerre, la subsistance est toujours le premier besoin, & le plus embarrassant ; quand celui-là est rempli, les autres opérations suivent d'elles-mêmes. Les Evêques de *Rome* se voyant désormais en état d'entretenir sans frais des troupes nombreuses, remplirent l'*Europe* de ces étranges régiments, qui ne leur coûtoient que des bulles. Ils leur donnoient différents uniformes, mais à-peu-près les mêmes regles, & sur-tout le même esprit.

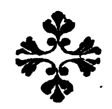
Le chef de chacun eut ordre de rester à *Rome*. C'est une remarque importante à faire, que de tous les anciens souverains monastiques, il n'y en a pas un qui fasse son séjour en Italie. Les *Bénédictins* de toutes les congrégations, les

Bernardins, les *Clunistes*, les *Prémontrés*, enfin tous les moines de la vieille-roche, si l'on peut se servir de ce terme, ont leurs supérieurs immédiats hors des Etats du *Pape*. De tous ceux des mendiants au contraire, il n'y en a pas un seul qui ne réside à *Rome*, & ne soit à la fois dans cette Cour le gage & l'instrument de la soumission de tous ses sujets répandus dans l'univers chrétien.

On donna à chaque chef le nom de général, pour l'avertir qu'il devoit commander à des milices guerrieres.

On dispersa par-tout les simples soldats, qui joignant à des armes respectées l'intrigue & la persuasion secrete, se signalerent bientôt par les avantages les plus décisifs. Ils porterent en tous lieux la puissance du Prince qui les avoit créés. Peu unis entre eux pour le fond, jaloux même les uns des autres, ils s'accordoient sur un seul point, sur l'obéissance sans réserve due aux Papes,

& la néceſſité de ſoutenir ſes intérêts. C'étoit-là leur ſigne de ralliement, & la deviſe de l'étendard commun ſous lequel ils combattoient.



CHAPITRE XII.

Ruses qu'employoient les Mendiants pour s'accréditer ; faveurs du Ciel dont ils étoient comblés.

JE ne m'arrête point à toutes les fraudes pieuses qu'imaginerent les fondateurs & leurs enfants pour être plus considérés. Elles sont assez communes aux commencements des institutions dans tous les genres. Celles des mendiants étoient seulement plus grossieres, parce qu'elles étoient imaginées par des hommes grossiers, & destinés à tromper un siecle peu délicat. (*)

Les unes étoient criminelles, les autres ridicules. Les plus innocentes, il faut

(*) On peut à ce sujet consulter *la Chronique des Freres Mineurs.*

faut l'avouer, ne vaudroient guere aujourd'hui, à leurs inventeurs, que les petites maifons. Dans ce nombre, par exemple, on peut mettre les célebres *Stigmates*, rufe puérile ou fcandaleufe, qui auroit dû faire rire les gens du monde, & gémir les dévots.

Telle étoit pourtant la barbarie du fiecle, que cette abfurdité révoltante fut prêchée avec la plus grande hardieffe, & reçue avec la plus étonnante crédulité. Les *Francifcains* firent un gros volume fur les *conformités de St. François avec Jefus-Chrift*.

On comparoît enfemble ces deux légiflateurs. Le parallele ne fe trouvoit pas toujours avantageux au fecond, & le livre n'en fut pas lu moins avidement; l'*Europe* fut édifiée d'entendre comparer & préférer un payfan *Italien* ignorant, fimple, prefque ftupide, au fils de *Dieu* lui-même, au fauveur du monde.

Ce n'étoit pas tout, ces Patriarches, bien pénétrés de la néceffité de nourrir dans les cœurs l'enthoufiafme fur lequel

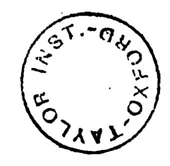
ils fondoient leur fortune, avoient le bonheur d'être perpétuellement éclairés par des révélations dont le récit servoit à l'échauffer. C'étoit toujours *Dieu* qui les guidoit sensiblement dans toutes leurs actions. Ils avoient sans cesse, & surtout dans les occasions importantes, des songes, des inspirations, qui mettoient à l'épreuve la foi des novices, & lui servoient d'aliment.

S. François veut-il établir l'amour de la pauvreté ? c'est *Jesus-Christ* lui-même à qui, sous la figure d'un pauvre, il a donné l'aumône. Veut-il faire sentir à ses disciples inquiets du lendemain, que la Providence saura dans tous les temps pourvoir à leurs besoins, sans leur participation ? Il les mene dans une campagne déserte. Il a soin que l'heure du dîner se passe, sans qu'il s'offre la moindre cabane dont on puisse se promettre du secours : & au moment même où la faim commence à répandre le découragement & la défiance dans les cœurs, un homme se présente qui lui donne un

pain, & difparoît fans qu'on s'en apperçoive.

Enfin, faut-il enhardir fes compagnons tremblants à l'heure de l'audience du *Pape?* Il leur déclare que *Jefus-Chrift* lui a donné lui-même, la veille, dans un fonge, l'ordre de parler au St. Pere; & quoique fa propre timidité ne fît pas honneur à fa foi, le fuccès l'ayant juftifiée, il s'en applaudit, & en tire une nouvelle preuve que c'eft *Dieu*-même qui a touché le cœur du Pontife.

De fon côté, *S. Dominique* n'étoit pas moins favorifé du Ciel. Quand il s'agit d'obtenir l'autorifation du *Pape* pour fon ordre, il vit la nuit le fils de *Dieu*, qui étant affis à la droite de fon Pere, fe leva animé de colere contre les pécheurs, tenant trois lances à la main pour les exterminer: l'une, contre les fuperbes; l'autre contre les avares; la troifieme contre les voluptueux. Sa Sainte Mere lui prenoit les pieds, & lui demandoit miféricorde pour eux, en lui difant: *J'ai un ferviteur fidele que vous enverrez pré-*



cher par le monde, & ils se convertiront; & j'en ai encore UN AUTRE *que je lui donnerai pour l'aider.* Le Seigneur témoigna être appaisé, & demanda à sa Mere de voir ces deux serviteurs. Elle lui présenta *S. Dominique*, & un autre qu'il ne connoissoit point, mais qu'il trouva le lendemain dans l'Eglise; & l'ayant reconnu, il courut l'embrasser, & lui dit: Vous êtes mon compagnon, vous travaillerez avec moi; soyons unis, & personne ne pourra nous vaincre.

Ce compagnon invincible étoit *S. François.* On peut remarquer dans cette vision, qui fut publiée avec éclat, la politique du Patriarche, qui prodigue à un rival déja accrédité les caresses & les éloges, pour l'empêcher de traverser un établissement qui pouvoit lui faire ombrage.

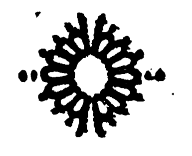
Après ces visions des Peres, vinrent les maneges des enfants: l'abus des miracles, les fausses reliques; l'art de flatter le peuple, de captiver la bienveillance des veuves, vieilles & riches,

ou des jeunes perſonnes riches auſſi ; de perſuader qu'ils avoient ſeuls la clef du Paradis, & que *St. François* avoit preſque déplacé *St. Pierre* dans l'emploi précieux d'en ouvrir les portes.

On ſait juſqu'où les Moines mendiants porterent, ſur tous ces articles, la hardieſſe, encore plus que la ſubtilité. Il n'y avoit aucune de leurs Egliſes qui ne contînt les reſtes de quelques Saints renommés. Mais comme chacun ſongeoit à ſon bien-être, ſans s'embarraſſer de celui des autres; comme pour avoir plus de vogue on vouloit de toutes parts s'autoriſer par des noms célebres, on reſſuſcitoit, à la fois, dans pluſieurs Egliſes, les châſſes des mêmes Saints.

On créoit des reliques, dont la ſuppoſition étoit démontrée par l'exiſtence même. On alloit juſqu'à offrir à la vénération des peuples les os de certains perſonnages qui n'avoient jamais vécu ; & tous les objets d'un culte pieux, mais abuſif & mal réglé, atti-

roient un concours très-lucratif aux Monasteres qui avoient eu le bonheur de les imaginer.



CHAPITRE XIII.

Protection donnée par les Papes aux Ordres mendiants.

A Ces artifices qui n'étoient bons que pour leurs siecles, les *Franciscains*, les *Dominicains*, & leurs protecteurs, joignirent des précautions capables de subjuguer la postérité. Ils savoient que les temps d'ignorance font la loi aux temps éclairés. Ceux-ci raisonnent sur les abus qu'ils trouvent établis, mais ils se permettent rarement de les changer.

C'est d'après ces principes qu'on équipa ces nouvelles troupes que l'on destinoit à une guerre perpétuelle. On les arma de privileges, d'immunités, d'exemptions de tout genre. On les tira de la dépendance du Clergé Séculier, afin qu'elles n'eussent à répondre qu'à la Cour de *Rome*. Elle en fit par tous pays des especes de détachements avancés, postés

pour veiller sur les démarches de ceux qu'elle vouloit assujettir. Chaque cloître devint une forteresse redoutable, où la puissance du St. Siege pouvoit braver sans danger les puissances Ecclésiastiques & civiles.

Ces exemptions, il est vrai, n'étoient pas sans exemple, même dans la primitive Eglise. On en avoit vu accorder en *Orient* dès les quatrieme & cinquieme siecles; mais dès-lors elles étoient rares, & d'ailleurs fondées, comme celles dont on parle ici, sur l'ambition de quelque Prélat accrédité, tel que celui de *Constantinople*, d'*Alexandrie*, ou de *Carthage*, qui vouloient s'attribuer une jurisdiction exclusive sur tous les Monasteres situés dans d'autres Dioceses. Car les *Papes* ne sont pas les seuls Evêques qui ayent travaillé à s'assurer le premier rang dans le temporel. Ce sont seulement ceux qui ont suivi leur plan avec plus de constance, & qui l'ont exécuté avec plus d'adresse & de bonheur.

Ce sont eux qui multiplierent le plus,

dès le ſixieme ſiecle, ces attributions faites à leur Cour, aux dépens des droits de la juriſdiction épiſcopale. *St. Grégoire*, un des plus habiles Pontifes que *Rome* ait eus, un de ceux qui ont travaillé avec plus de ſuccès pour la grandeur & la fortune du St. Siege, fut auſſi le plus ardent promoteur des libertés clauſtrales; c'eſt lui qui a le premier employé cette formule conſacrée depuis dans le protocole de la chancellerie Romaine, qui défend à toutes perſonnes, ſans exception, même aux *Rois*, de rien détourner des biens attachés aux Monaſteres.

Ce *Pape* réduiſit le premier en ſyſtême ſuivi, l'idée de gagner les Moines au St. Siege, en les arrachant à la juriſdiction des Evêques. Il n'y eut pas depuis lui un ſeul de ſes ſucceſſeurs qui ne s'y conformât ſoigneuſement. Dès le douzieme ſiecle, leur politique à ce ſujet étoit déja ſi bien connue, qu'en *Angleterre*, en 1175, un Abbé de *Malmſburg*, diſoit ouvertement devant une aſſemblée de Prélats

qui le vouloient juger : „ les Abbés sont
„ bien lâches & bien misérables, de ne pas
„ anéantir la puissance des Evêques,
„ puisque pour *une once d'or par an* ils
„ peuvent obtenir de Rome une pleine
„ liberté. „

Le discours de ce hardi Cénobite prouve que ce n'étoit pas pour rien que Rome affranchissoit les Moines du joug épiscopal : mais toute l'histoire du temps prouve encore mieux que cet affranchissement prétendu n'étoit, autant qu'on le pouvoit, qu'un changement d'esclavage. Les *Papes* ôtoient aux Evêques la supériorité des cloîtres, pour se l'approprier; comme les *Rois*, à la même époque, vouloient que les serfs de leurs vassaux fussent libres, afin de devenir leurs maîtres.

Telle est la véritable origine de la situation où l'*Europe* Catholique est étonnée encore aujourd'hui de se trouver. Elle n'a pas un seul Etat où les loix naturelles ne soient combattus par des loix qu'ils ne se sont pas faites, & venues d'ailleurs. Tous ont dans leur sein des enfants qui

ont pris une physionomie étrangere. Ils vivent sans soins, sans inquiétude, aux dépens du reste de la famille ; & ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'au lieu de travailler par reconnoissance à lui devenir utiles, ils ne se sont pendant long-temps occupés que des moyens de la troubler.

A la vérité, on entend souvent s'échapper quelques murmures de leurs freres dépouillés & déshérités par eux. Mais la voix puissante des préjugés & de l'habitude les étouffe. On envisage avec peine ces colonies d'enfants ingrats à la patrie qui les a produits, & attachés uniquement à celle qui les adopte. Cependant elles subsistent, par la raison que ce qui est établi, est toujours difficile à renverser.

CHAPITRE XIV.

Que jusqu'à l'époque de la fondation des Religieux mendiants, il n'y avoit pas eu de véritables guerres de Religion dans le Christianisme en Occident.

SI du moins les nouveaux Moines, pour troubler l'ordre, s'étoient contentés, comme leurs prédécesseurs, d'une politique profane, l'abus auroit été moins déplorable. Il y auroit toujours eu de leur part une prévarication criminelle & révoltante : mais les prétextes étant de la même nature que les moyens, si on avoit pu leur reprocher d'être des guerriers indécents, on ne les auroit pas accusés du moins d'être des profanateurs scandaleux, & souvent encore plus inhumains.

Malheureusement depuis le treizieme siecle, aux efforts d'une ambition furieuse, ils joignirent les armes sacrées : ils

forcerent la religion de ſervir de prétexte & d'inſtrument dans leurs querelles; ils imaginerent, ou ils étendirent ces maximes terribles du pouvoir des Papes dans le temporel, de la néceſſité du feu contre les arguments indifférents, de l'utilité des guerres pour l'explication d'un paſſage obſcur. Dès-lors ils ouvrirent une nouvelle ſource, par où coula long-temps le ſang humain, ſource mal fermée encore aujourd'hui, & que l'antiquité, même chrétienne, n'avoit pas connue.

Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire. On y verra que juſqu'à la fondation des *Franciſcains*, les *Papes* n'eurent qu'une puiſſance mal affermie; juſques-là il ne s'étoit point élevé de véritable guerre de Religion entre les Chrétiens.

Les troubles excités par les Eccléſiaſtiques Séculiers ou Réguliers, avoient eu déja plus d'une fois pour objet des Syllogiſmes ou des Enthymêmes; mais ils n'alloient pas tout-à-fait juſqu'à égor-

ger ceux qui tiroient de mauvaises conséquences des *Prémisses.* On ne se battoit point pour savoir si *Dieu*, après avoir proscrit l'adoration des statues dans l'ancienne loi, a eu dessein de la permettre dans la nouvelle; ou pour décider si les Prêtres d'un siecle pouvoient faire des enfants légitimes, comme les Saints d'un autre.

Il y eut toujours à la vérité des esprits inquiets, qui, pour se faire une réputation, affecterent des sentiments extraordinaires. Il y en eut d'autres, qui, par le même principe, les combattirent avec l'aigreur dont sont accompagnées ordinairement les querelles théologiques; mais les disputes ne s'étendoient point hors de l'Eglise où elles naissoient : elles auroient eu même encore moins d'éclat, si les fantômes d'Empereurs, qui chanceloient alors sur le trône de *Constantin*, n'avoient eu la foiblesse de se décider toujours entre les deux partis, & d'en appuyer un par préférence.

Les *Ariens*, dès les premiers ſiecles, comme je l'ai déja obſervé, devinrent puiſſants en *Orient*. Ils remplirent de leurs ſectateurs les principaux ſieges de l'*Aſie*. Ils dominerent dans plus d'un concile : ils ſéduiſirent la Cour : ils intimiderent ou tromperent une partie de l'Egliſe : ils parurent réunir en leur faveur les deux autorités

Le parti de *S. Athanaſe*, de ſon côté, eut recours à la reſſource d'un parti opprimé. Ses zélateurs prodiguerent les arguments & même les prodiges. Ils aſſurerent que l'impie *Arius*, par une punition viſible du ciel, étoit péri d'une mort honteuſe au moment où l'on vouloit forcer Alexandre, Evêque de Conſtantinople, à le recevoir à la communion des fideles.

Cependant, de tant d'audace, ou de foibleſſe, il ne réſulta point de troubles ſanglants dans la ſociété civile ; on ſe contenta d'exiler ſucceſſivement de part & d'autres quelques Prêtres intrigants & dignes d'être punis au moins par leurs

cabales. On ne livra point de batailles pour savoir si le *Christ* étoit *Omousios* ou *Omoiousios*.

Il en fut de même de *Manès*, de *Nestorius*, de *Pelage*, & plus tard de *Béranger*, de *Gotheschalc*, &c. Ils ne furent attaqués & défendus qu'avec des arguments; si l'on employoit quelquefois les dépositions & les excommunications, le châtiment ne tomboit que sur ceux qui le méritoient.

Le peuple en *Occident* ne prenoit point de part à ces disputes obscures, qui n'étoient intelligibles, ni pour ceux qui les élevoient, ni pour ceux qui les jugeoient. Une pénitence plus ou moins rigoureuse, étoit l'unique peine du vaincu. De longs jeûnes & quelques coups de fouet, lui faisoient perdre l'envie de raisonner sur la *forme substantielle*, ou sur la *duplicité des natures*.

Le Clergé séculier & les Moines rentés restoient assoupis dans la mollesse qui suit l'opulence. Distraits de ces combats chimériques par des intérêts pres-

ſants, ils dédaignoient des orages dont même l'agitation ne venoit pas juſqu'à eux. Le profond mépris qu'ils marquoient pour les viſions de quelques Prêtres indigents, les empêchoient de devenir dangereuſes; les Prélats & leurs Chanoines, les Abbés & leurs Moines, avoient des maîtreſſes : ils levoient des ſoldats; ils défendoient avec vigueur les biens de l'Egliſe, & laiſſoient à *Dieu* le ſoin d'éclaircir ſes dogmes.

Si, comme nous l'avons dit, ils entroient pour quelque choſe dans toutes les guerres, dans toutes les intrigues politiques, c'étoient comme Princes ſéculiers, & non pas comme Pontifes défenſeurs d'un culte dégradé. Ils ne maſſacroient point les hommes au nom du ciel. Les malheureuſes victimes qu'ils ſacrifioient à leurs intérêts, pouvoient combattre & périr ſans remords. L'anathême ne ſuivoit pas juſqu'au tombeau leurs cadavres déshonorés.

Les Papes attachoient quelquefois cet opprobre à la vie de leurs ennemis, pour

rendre leur mort plus effrayante : mais ce fut toujours sans effusion de sang. L'Evangile qui recommande la douceur ne se prêchoit point avec le glaive : on n'avoit point pris la précaution d'entourer l'Eglise de bûchers ardents, pour retenir, ou du moins pour consumer ceux qui seroient tentés de s'en éloigner. Il est sûr qu'elle fut plus paisible & moins malheureuse, tant qu'elle n'eut à gémir que sur les débauches, ou sur l'opulence de ses ministres.

Mais quand elle eut dans son sein des hommes fiers d'avoir renoncé juridiquement à tout ; quand les hommes munis d'une indigence respectable & lucrative, se furent réduits à n'espérer d'autre gloire que celle de faire des arguments plus subtils que ceux de leurs confreres, ils chercherent tous les moyens imaginables de l'acquérir. Ne pouvant se battre ni pour des terres, ni pour des châteaux, ni pour des femmes, ils s'attacherent à perfectionner la controverse : elle devint leur unique étude & leur premiere passion.

Ils s'étudierent à fabriquer des arguments captieux, comme un conquérant habile s'applique à discipliner ses soldats. Alors naquit, ou se développa la Théologie Scholastique, cet art absurde de substituer les mots aux choses, de déployer un verbiage intarissable sur des matieres inintelligibles; alors on chercha des articles de foi dans *Aristote*.

Les *Papes*, comme nous l'avons dit, trouvant sous leurs mains ces pepinieres d'argumenteurs robustes & infatigables, se hâterent de les transplanter par-tout. La facilité de les établir, les fit multiplier : l'apparence de vertu ou de foiblesse, sous laquelle ils s'annonçoient, les fit recevoir. Les privileges qu'on leur prodigua, les rendirent défenseurs intrépides d'un pouvoir qui les récompensoit si bien. Il se trouva au pied du trône pontifical, un homme qui put en un instant en lancer les ordres dans tout l'univers, & faire un devoir indispensable à cent mille bouches de les prêcher, à cent mille bras de les défendre.

Le fruit de cette institution, fut d'abord la premiere guerre entreprise entre des chrétiens, purement pour réduire des hérétiques. *St. Dominique* (1) & deux *Cordeliers* parurent à la tête d'une armée contre les *Vaudois*. Ils prêcherent une croisade pour la destruction de ce peuple pauvre & malheureux, qui ne commençoit à être connu que depuis qu'on le persécutoit. Ils encourageoient les homicides en y attachant des indulgences, & faisoient de la gloire céleste le prix des plus cruels assassinats.

Dans le même temps se développoit

(*) Une chose bien singuliere, c'est que les Historiens de *St. Dominique* racontent que sa mere étant grosse de lui, rêva qu'elle accouchoit d'un chien, qui tenoit dans sa gueule un flambeau allumé. Les interpretes de ce songe ridicule prétendent qu'il annonçoit la lumiere que cet enfant devoit un jour répandre dans l'Europe. Ils n'ont pas vu qu'on pourroit y trouver bien naturellement l'allégorie de l'Inquisition, qui commence par mordre les infortunés qu'elle saisit, & finit par les brûler.

au-delà des *Alpes* l'acharnement des *Guelfes* & des *Gibelins*. Les clefs choquoient les croix avec fureur. L'*Italie* vit renaître le fiecle & les ravages des profcriptions. Le feu qui la dévoroit, après avoir été allumé par des *Papes*, étoit attifé par des Moines; les cloîtres vomiffoient de toutes parts des flammes qui redoubloient ce grand embrafement; & ni les larmes, ni le fang des peuples abufés & opprimés, ne fuffifoient pour l'éteindre.

Bientôt à ces horreurs, fuccéderent des horreurs non moins déplorables. On vit briller les bûchers du concile de *Conftance*, & l'Inquifition s'affermit. On livra des batailles en *Suiffe*, à la féparation de *Luther* & de *Zuingle*. Milles troubles déchirerent la France à celle de *Calvin*. On donna la *St. Barthelemi;* enfin l'on figna la ligue, où l'on vit des bataillons de moines mendiants faire l'exercice, le cafque en tête, & le moufquet fur l'épaule; & *Rome* avec fes Prêtres profcrire, faire affaffiner des Rois légiti-

mes, tandis qu'elle plaçoit au Ciel & sur les Autels les plus infâmes assassins.

Je ne cherche point dans cette énumération le triste plaisir de déshonorer des Ordres distingués souvent par les vertus des particuliers, quoique funestes par les maux qu'ils causoient en général : mais enfin il faut démentir l'histoire, ou attribuer tant d'atrocités à l'établissement des religieux mendiants. Je crois bien que sans eux, la terre n'auroit pas laissé d'être ensanglantée : mais c'est à eux qu'il faut s'en prendre, si elle l'a été par un esprit de religion.

Cherchons comment une si petite cause a pu produire de si terribles effets. Examinons comment la besace de *Saint François* est devenue une seconde boëte de *Pandore*, d'où sont sortis depuis cinq siecles presque tous les maux qui ont affligé l'Eglise. Pénétrons la structure même de ces corps si singuliérement organisés, & voyons par quels secrets ils ont pu parvenir quelquefois à

ſe rendre ſi redoutables, & preſque toujours ſi dangereux.

Il y en a trois principaux, auxquels peuvent ſe rapporter tous les autres. C'eſt premiérement le ſacrifice abſolu des volontés entre les mains du ſupérieur, qui faiſoit de chaque Moine l'organe d'une volonté étrangere. Secondement, l'uſage de la parole, qui leur donnoit un grand crédit parmi les peuples. Troiſiemement, l'adminiſtration des Sacrements, qui leur étant confiée preſque par-tout, au préjudice des Paſteurs ſéculiers & ſans leur participation, les mettoit à portée de pénétrer dans les conſciences, & par conſéquent de les diriger comme ils le vouloient.

Examinons quel parti on tiroit de ces moyens; voyons comment un abus déplorable les faiſoit ſervir à élever aux Papes, dans tous les cœurs un trône, contre lequel venoit ſe briſer le reſpect dû aux trônes ſéculiers & aux puiſſances légitimes.

CHAPITRE XV.

Que l'obéissance exigée des Moines mendiant, est une des principales causes qui en ont fait les perturbateurs des Etats politiques.

CE qui fait la base la plus assurée d'un état militaire, c'est l'obéissance. C'est elle qui fait concourir tous les membres pour l'exécution de ce qui convient à une seule tête. C'est elle qui anéantit les intérêts particuliers, pour élever sur leurs débris une seule cause commune. Elle ferme tous les yeux, en mettant en action tous les bras. Elle sert tantôt de bandeau, pour cacher les précipices ; tantôt de frein, pour dompter la raison qui murmure & veut essayer de se défendre.

Ce principe est l'essence du monachisme, & sur-tout des ordres mendiants. Il n'y a pas une seule de leurs regles qui ne l'adopte.

l'adopte. Toutes sont fondées sur cette maxime qui a tant allarmé dans les constitutions des *Jésuites*. *Soyez sous la main de vos Supérieurs, comme un bâton sous celle du vieillard dont il est l'appui.* Dans tous les cloîtres, on prêche l'abnégation de soi-même, & la nécessité d'une obéissance aveugle. La premiere démarche que l'on fait en y entrant, c'est de se charger de ces liens funestes qui ôtent désormais à l'ame & au cœur toute espece de mouvement volontaire.

Un Profez qui veut suivre l'esprit de son institut, ne peut plus aimer que ce qu'on lui présente. Il ne doit réfléchir que quand on le lui ordonne. Il ne lui est permis de penser que de la maniere présente; le moindre usage de sa raison est une révolte; il faut que toutes ses facultés restent dans l'inaction; il doit se considérer comme une masse privée de la vie, tant que le souffle créateur qui doit l'animer, ne se fait pas sentir. Il est censé avoir fait d'autant plus de progrès vers la perfection, qu'il approche davantage

de cette immobilité passive, où il est entiérement semblable au bâton qu'on lui propose pour modele.

Les Moines ne seroient qu'inutiles, s'ils restoient toujours dans cet état. Leur repos pourroit exciter les plaintes des politiques : mais il n'allarmeroit pas les Gouvernements. On se contenteroit de gémir, en leur voyant remplir infructueusement de vastes terreins qui pourroient être mieux occupés.

Par malheur ces bâtons qui n'offrent à la vue qu'une pesanteur, une inertie invincible en apparence, touchent tous à *Rome* par un bout, ainsi qu'à leur centre commun. Ils y devenoient autrefois, pour le Souverain Pontife, des leviers immenses qui lui servoient à ébranler sans effort le monde Chrétien. Un foible mouvement imprimé aux parties qui se trouvoient sous sa main, se faisoit sentir avec une promptitude & une accélération prodigieuse aux extrêmités de l'Europe.

Archimede ne demandoit qu'un point

d'appui, & un levier ſuffiſant pour ſoulever le globe. Les Papes avoient trouvé l'un & l'autre dans la religion & dans les inſtituts monaſtiques. Avec ce ſecours, ils agitoient de deſſus leurs trônes tous les Royaumes, comme un Méchanicien habile, à force de cordes & de poulies, fait deſcendre ou monter à ſon gré les plus énormes fardeaux.

On conçoit ſans peine combien la docilité ainſi exigée de tous les religieux, comme la premiere des vertus, devoit en faire des inſtruments puiſſants. Ils étoient toujours prêts à ſe mettre en jeu, dès qu'on lâchoit le reſſort deſtiné à les mouvoir En vain auroient-ils voulu réſiſter au mouvement qui les emportoit, ils traînoient par-tout la triſte obligation de le ſuivre ſans que rien pût les en dégager.

Une voix terrible leur répétoit à chaque inſtant ce mot accablant, *obéis;* dans l'effroi qu'elle leur cauſoit, ils ne

pouvoient se dispenser de répondre, *j'obéirai.* S'ils avoient balancé, les châtiments & les supplices auroient bientôt vaincu leur obstination.



CHAPITRE XVI.

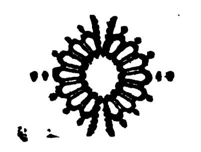
Comment le miniſtere du Sacerdoce ſervoit aux Moines mendiants à régner ſur l'eſprit des peuples & à inquiéter les Gouvernements.

QU'on ſe repréſente maintenant une foule de Moines ſortant du Cloître, avec le ſigne ineffaçable dont ils s'y étoient laiſſés marquer, le cœur plein des intérêts qu'ils avoient juré de défendre, l'eſprit occupé à chercher les moyens d'agrandir la puiſſance à laquelle ils s'étoient voués, & dont l'éclat réjailliſſoit en partie ſur eux. Qu'on les voye ſe répandre dans le monde, empreints, imbus de toutes les maximes de l'*Italie*, comme ces torrents qui, en ſe précipitant avec impétuoſité du haut des rochers, prennent & gardent la couleur du terrein ſur lequel ils ont commencé à rouler.

Il se plaisoit à penser que pour un peu d'argent, il pouvoit se procurer à chaque instant la plus grande des consolations qu'offre le Christianisme. Cette fonction auguste du sacerdoce lui inspiroit du respect pour les Moines qui la remplissoient avec activité. Ils lui paroissoient presque seuls dignes de l'exercer, parce qu'ils l'exerçoient toujours.

L'efficacité d'ailleurs qu'on y attachoit la lui rendoit encore plus précieuse, & les mains qui en paroissoient sans cesse occupées, plus vénérables. On multiplioit les révélations des peines du purgatoire & du soulagement procuré aux ames qui les souffroient, par des Messes dites en leur intention. Les livres des mendiants & leurs sermons étoient pleins d'anecdotes plus frappantes, plus remarquables les unes que les autres à ce sujet. Il n'y avoit point de jour où quelques morts n'apparussent pour demander des prieres. Les bouches qui en prêchoient l'utilité étant aussi celles qui se chargeoient, pour une modique rétribution, d'ouvrir

par ce moyen les portes du Ciel aux infortunés qui leur révéloient le ſecret de leur excluſion, les confidents du mal étant auſſi les adminiſtrateurs du remede, les ſacriſties devinrent des eſpeces de banques où l'on prenoit pour les morts des lettres de change à vue ſur le Ciel; & les couvents nantis de ces entrepôts lucratifs, s'aſſurerent excluſivement la bienveillance & l'argent des vivants.



CHAPITRE XVII.

Comment la prédication fut encore une arme dangereuse, quand on l'eut abandonnée aux Religieux mendiants.

CE n'est pas tout. Les peuples s'attachoient encore à eux par l'habitude de ne recevoir que de leurs mains le pain de la parole divine. Leur éloquence grossiere & faite pour eux, les transportoit d'admiration. Ils employoient des expressions à sa portée, des images dont l'indécence ne lui paroissoit qu'une naïveté pleine d'agréments. Ils remplissoient leurs discours de familiarités révoltantes, d'obscénités odieuses, & de déclamations ridicules. Cependant avec ces dégoûtantes rapsodies, frere *Menot* ou frere *Maillard* arrachoient des larmes aux plus nombreux auditoires : ils remuoient les ames aussi vivement que

l'ont jamais fait dans les ſiecles polis les *Cicérons* & les *Démoſthenes*.

On parle quelquefois des ravages que font les mauvais livres. Le gouvernement ſévit ſouvent contre eux & contre leurs auteurs. Je n'ai pas deſſein de blâmer une police qui paroît intéreſſante pour le repos des Etats ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer, comme j'aurai encore occaſion de le faire ailleurs, que ces écrivains ſi rigoureuſement punis, ne ſont jamais dangereux pour le général. Ils ne peuvent exciter au plus qu'une admiration froide. Il eſt impoſſible qu'une lecture faſſe des enthouſiaſtes. Tous les hommes qui, dans la retraite, parcourent des yeux un ouvrage quel qu'il ſoit, ſe défendent aiſément du fanatiſme, quand il ſeroit compoſé pour l'inſpirer.

Cette paſſion furieuſe n'a de priſe ſur eux, que quand ils ſont raſſemblés, & qu'un d'entr'eux a le droit de ſe faire ſeul écouter des autres. On ne ſauroit concevoir quel effet produit

alors sur une troupe nombreuse sa déclamation la plus foible, débitée avec chaleur, & soutenue d'un ton & d'un geste imposant.

Les ames les plus molles sont les premieres échauffées. Le feu qui s'y nourrit, se communique aux plus fortes par le voisinage. Il semble que les regards & l'haleine de ceux qui l'ont reçu, le portent & le soufflent dans les cœurs de ceux qui balancent à le recevoir. En peu de temps, tous s'animent, tous s'embrasent involontairement. De tant de flammes particulieres ainsi réunies, se forme bientôt un incendie général qui porte par-tout la désolation & l'effroi.

Croit-on que ce soit par ses livres que *Luther* est parvenu à porter un coup mortel à la puissance Papale ? Non, sans doute. Ces ouvrages grossiers n'auroient jamais fait d'enthousiastes, s'ils n'avoient été secondés par des Sermons. C'est l'Orateur, & non l'Ecrivain, qui a ruiné *Rome*. Assurément les Philosophes de nos jours ont un plus grand mérite que *Luther*. Ils

ont même un plus grand parti. Cependant, parce qu'ils ne prêchent pas, parce qu'ils ſe contentent d'écrire, ils ne renverſent point *Rome.* Ils la rendent mépriſable, & ne l'empêchent pas de ſubſiſter.

Cette arme qui lui fut ſi funeſte dans la main de *Luther* & de ſes contemporains, l'avoit admirablement ſervie pendant trois ſiecles. C'eſt par elle que les Moines donnoient aux Etats des ſecouſſes ſi violentes. Voilà comment *S. Bernard* faiſoit en un inſtant, d'une foule de brigands impitoyables, une aſſemblée de croiſés attendris ; c'eſt ainſi que les prédicateurs mendiants, ſans avoir peut-être ſon éloquence, obtenoient auſſi des ſuccès qui ne paroiſſoient moins conſidérables, que parce que l'objet en étoit différent.



CHAPITRE XVIII.

Usage & abus que faisoient de la confession les Moines mendiants pour étendre le pouvoir de la Cour de Rome.

ENfin, il y a plus encore : en descendant de ces trônes où ils commandoient impérieusement aux cœurs, ils passoient dans les tribunaux secrets de la pénitence, où ils achevoient de les subjuguer. Ils venoient de prêcher la nécessité de travailler par la confession à s'ouvrir le Ciel. Ils avoient prouvé que Dieu même leur en avoit confié les clefs par l'entremise de son Vicaire. On couroit à eux de toutes parts pour s'en assurer l'entrée ; mais les clefs mystérieuses ne tournoient souvent dans leurs mains que suivant les ordres supérieurs émanés de la Cour de *Rome*.

Quand, par exemple, un Prince éclai-

ré paroissoit résolu à soutenir l'honneur & les droits de sa couronne ; quand au lieu de fléchir à l'approche d'une excommunication inique, il s'armoit d'une nouvelle fermeté, & ne répondoit aux décrets injustes du *Vatican* que par la défense très-juste & très-sage d'y laisser porter les tributs que les collecteurs *Italiens* arrachoient de tous les côtés dans ses Etats ; pour l'affoiblir, on attaquoit la conscience du peuple, comme, quand on veut renverser un grand arbre, on commence par en couper les racines.

On mettoit les Royaumes en interdit : on délioit les sujets de leur serment de fidélité, c'est-à-dire, qu'on faisoit cesser toutes les pratiques extérieures de la Religion, & qu'on prescrivoit aux particuliers de ne plus obéir à leur Souverain, ou même de s'en choisir un autre. Le *Pape*, comme dépositaire du pouvoir divin, & au nom des Apôtres *S. Pierre* & *S. Paul*, foudroyoit le Prince qui lui résistoit. Il le déclaroit rebelle à *Dieu*, & par conséquent déchu

sans exception de tous les droits que lui donnoit sa place.

Cet artêt passoit bientôt les *Alpes*. Il trouvoit au-delà, des mains préparées pour le mettre à exécution. Les habitants des cloîtres sur-tout, étoient exacts à observer la premiere défense, & ardents à prêcher la nécessité pour le salut, de se conformer à la seconde. I's montroient un Prince hérétique, retranché du sein de l'Eglise sur la terre par un décret infailliblement confirmé dans le Ciel. Ils le peignoient dévoué aux flammes de l'enfer, devenu la proie & bientôt le compagnon des esprits malins qui y gémissent. Ils représentoient hautement combien il seroit honteux & funeste de se soumettre aux ordres d'un *damné*, à l'ignominie d'avoir pour maître un misérable prêt à subir les plus infâmes supplices. A la description de ces tourments, ils joignoient la menace effrayante de les faire partager à tous ceux qui oseroient ne pas l'abandonner.

Ces images hideuses consternoient le

peuple. D'ailleurs, les cérémonies lugubres dont cette eſpece de révolution étoit accompagnée, le pénétroient d'effroi. Il voyoit les Egliſes déſertes ou fermées: les ſtatues de ſes ſaints étoient voilées, & les autels dépouillés d'ornements; tout lui paroiſſoit plongé dans un ſombre ſilence. Cette eſpece de deuil univerſel nourriſſoit & redoubloit ſon accablement. Il reſſembloit aux *Egyptiens*, qui, dans une des plaies de leur pays, au milieu de ces ténebres épaiſſes dont ils furent affligés par *Moïſe.*, s'imaginoient découvrir, à travers l'obſcurité, des ſpectres & des fantômes prêts à les dévorer. Il frémiſſoit de même à l'aſpect de cet appareil dreſſé contre lui. Dans la langueur générale où il croyoit voir tomber la nature, il appercevoit les avant-coureurs de ces tourments éternels dont ſes oreilles étoient ſans ceſſe rebattues.

Afin même qu'il ne lui reſtât aucune reſſource pour ſe défendre de la terreur qu'ils inſpiroient, on forçoit le Clergé

séculier à paroître la partager involontairement.

Les Moines tonnoient dans les universités qui sembloient alors faire la gloire & l'appui de l'Eglise. Ils avoient été déclarés capables d'y prendre des grades. Ils y dominoient par leur nombre, avant qu'on se fût avisé de le réduire en le fixant, & on ne s'en avisa que fort tard.

Ces corps se voyoient donc, en gémissant, emportés par un mouvement qu'ils ne s'étoient pas donné. Les résolutions les plus déshonorantes y passoient à la pluralité des voix. On étoit tout surpris de voir sortir de ces assemblées de docteurs sages & modérés d'ailleurs, des rescrits forcénés qui les couvroient de honte. On s'en servoit cependant pour faire impression sur le public. Des pieces désavouées par la plus saine partie du corps, se donnoient, comme il arrive toujours, pour le fruit d'un accord parfait & d'un concert unanime.

Si l'on veut avoir une preuve & en même-temps un tableau bien ſenſible de tout ce manege, on n'a qu'à ſe rappeller ce qui s'eſt paſſé en *France* depuis le maſſacre des *Vaudois*, juſqu'à celui des Proteſtants; on n'a qu'à jetter les yeux ſur les triſtes événements qui l'ont affligée depuis l'aſſaſſinat du Duc d'*Orléans*, juſtifié publiquement par le *Cordelier Jean Petit*, juſqu'à ceux de Henri III & de ſon ſucceſſeur, médités, exigés, entrepris même par des Moines mendiants de toutes les livrées & de tous les inſtituts. Par-tout on verra des déclamations emportées & des auditeurs ſéduits, des directeurs fourbes & des pénitents aveugles.

Des chaires & des confeſſionnaux y ſont toujours la décoration des tragédies atroces qu'on repréſentoit dans ces temps malheureux. C'eſt-là qu'on plaçoit des torches ardentes, deſtinées à éclairer, & enſuite à embraſer la ſcene. C'eſt delà qu'on donnoit le ſignal de la révolte, & que des bouches audacieuſes ne craignoient point de profaner la Sainte Ecri-

» qu'autrefois, par l'autorité de nos char-
» ges, nous commandions aux Prin-
» ces, & nous faisions craindre des
» peuples, maintenant nous en sommes
» l'opprobre & la risée. Ces freres,
» mettant la main dans la moisson d'au-
» trui, nous ont peu-à-peu dépouillés
» de tous nos avantages; s'attribuent
» les pénitences, le baptême, l'Onc-
» tion des malades & les cimetieres.
» Et maintenant, pour diminuer d'au-
» tant plus nos droits, & détourner de
» nous la dévotion des particuliers, ils
» ont institué deux nouvelles confrai-
» ries, où ils reçoivent si généralement
» les hommes & les femmes, qu'à peine
» s'en trouve-t-il quelqu'un qui ne soit
» inscrit dans l'une ou dans l'autre. En
» sorte que les confreres s'assemblant
» dans leurs Eglises, nous ne pouvons
» avoir nos paroissiens dans les nôtres,
» principalement les jours solemnels;
» & ce qui est pire, ils croyent mal
» faire s'ils entendent la parole de Dieu
» d'autres que de ces freres. D'où il
arrive

» arrive qu'étant frustrés des dixmes &
» des oblations, nous ne pouvons vi-
» vre si nous ne nous occupons à quel-
» que travail, quelque art méchani-
» que, ou quelque gain illicite.

» Nous ne différerons plus désormais
» des laïcs; & notre condition est pi-
» re, en ce que nous ne pouvons être
» ni laïcs en conscience, ni clercs avec
» honneur. Que reste-t-il donc sinon d'a-
» battre de fond en comble nos Eglises,
» où il ne reste qu'une cloche & quel-
» ques vieilles images enfumées? Hélas!
» plusieurs lieux, autrefois célebres par
» quantité de miracles suivant la dévo-
» tion des fideles, sont remplis de meu-
» bles des particuliers; les autels autre-
» fois si ornés, sont à peine couverts
» d'une simple nappe trouée; le pavé
» qu'on lavoit soigneusement, & qu'on
» jonchoit de fines herbes & de fleurs,
» est sale & poudreux. Cependant les
» *Prêcheurs* & les *Mineurs*, devenus nos
» maîtres, qui ont commencé par des
» cabanes & des taudis, ont élevé des

» palais soutenus sur des hautes colon-
» nes, & distribués en divers apparte-
» ments, dont la dépense devoit être em-
» ployée au besoin des pauvres : & ces
» freres, qui, dans la naissance de leur
» religion, sembloient fouler aux pieds la
» gloire du monde, reprennent le faste
» qu'ils ont méprisé ; n'ayant rien, ils
» possedent tout, & sont plus riches
» que les riches mêmes ; & nous qui
» passons pour avoir quelque chose,
» sommes réduits à mendier. C'est pour-
» quoi nous nous jettons aux pieds de
» votre Majesté, pour la supplier d'ap-
» porter un prompt remede à ce mal,
» de peur que la haine croissant entre
» nous & ces freres, la foi ne soit mise
» en péril, par cela même qu'on croit
» devoir l'augmenter. »

C'est *Mathieu Paris* qui nous a conservé ce monument précieux. Trois ans après il présente un autre tableau de la conduite des mendiants, qui ne leur est pas plus favorable.

» Les religieux mendiants, dit-il, se

» rendoient odieux aux anciens Moines
» & aux Prêtres séculiers, en faisant
» trop valoir les privileges des *Papes*,
» qui ordonnoient aux Evêques de les
» admettre à la prédication & à l'ad-
» ministration de la pénitence. Ils exi-
» geoient qu'on fît lire publiquement
» ces privileges dans les Eglises, & de-
» mandoient à ceux qu'ils rencontroient,
» même à des Religieux: Vous êtes-vous
» confessés? Oui, répondoit le particu-
» lier. A qui? à mon Curé. C'est un ig-
» norant, qui n'a jamais étudié en théo-
» logie ni en décret. Venez à nous qui
» savons distinguer la lepre de la lepre,
» & qui avons reçu les grands pou-
» voirs que vous voyez. Ainsi plusieurs
» laïcs, principalement les nobles &
« leurs fermiers, méprisant leurs Curés
» & leurs Prélats, se confessoient aux
» freres *Prêcheurs*, & ce mépris étoit
» fort sensible aux supérieurs ordinaires.
» Les paroissiens péchoient plus hardi-
» ment, n'étant plus retenus par la crainte
» d'en rendre compte à leurs Curés, &

» se disoient l'un à l'autre : Prenons li-
» brement nos plaisirs ; nous nous con-
» fesserons sans peine à quelqu'un de
» ces freres *Prêcheurs* ou *Mineurs* qui
» passeront chez nous, que nous n'a-
» vons jamais vus, & que nous ne rever-
» rons jamais. Quelques freres *Prêcheurs*
» vinrent à l'Eglise de *St. Alban*, où
» l'Archidiacre tenoit son Synode selon
» la coutume ; & l'un d'eux demanda
» impérieusement que l'on fît silence
» pour entendre sa prédication : mais
» l'Archidiacre l'arrêta, traitant leur con-
» duite de nouveauté ; & disant qu'il
» se vouloit tenir à l'ancien usage, sui-
» vant lequel chacun se doit confesser
» à son propre Prêtre ; & pour le prou-
» ver, il rapporta le canon du concile
» de *Latran*, tenu sous *Innocent III*,
» en 1215. »

L'Archidiacre avoit tort, sans doute, de rappeller au bout de trente ans un canon qu'on s'étoit permis de violer sous les yeux même & pendant la tenue du concile qui l'avoit porté : mais

ce canon inutile n'en étoit pas moins ſage, & la réclamation infructueuſe qu'on en faiſoit, étoit elle-même une preuve du beſoin qu'on auroit eu de l'obſerver exactement.

Je pourrois étendre encore bien plus loin ces obſervations & les preuves qui les appuyent : mais en voilà aſſez pour démontrer qu'il n'y a ni imprudence ni malignité dans ce que j'ai avancé, au ſujet de la part qu'ont eue les ordres mendiants, à tous les crimes religieux commis depuis leur formation. Il eſt clair qu'ils ont pu en devenir les principaux inſtruments. Il l'eſt encore davantage qu'ils ont fait à cet égard tout ce qu'ils ont pu.

Ce n'eſt pas qu'en commençant ils ſe propoſaſſent préciſément d'encourager la ſcélérateſſe, & d'enſeigner les maximes les plus contraires au repos de la ſociété. Ce comble de la dépravation n'eſt ni croyable ni poſſible dans aucune eſpece d'établiſſement humain. Ils ne voyoient d'abord que la néceſſité d'obéir

sans replique à un Prince étranger qu'ils reconnoissoient pour leur véritable maître. Ce premier pas fait, leur rendoit tout le reste facile.

Ils se croyoient obligés à défendre son pouvoir. Après avoir épuisé en sa faveur les moyens légitimes, ils en venoient avec moins de répugnance à se servir des autres. Dans les choses qui survenoient entre les deux autorités, ils se mêloient bientôt comme parties intéressées, quoiqu'ils n'y fussent entrés que comme mercénaires très-subalternes. L'entêtement naturel à l'esprit humain, le desir aussi naturel de voir triompher un parti auquel ils étoient liés par des engagements sacrés, les précipitoit dans les extrêmités les plus terribles. Ils arrivoient, à la fin du combat, à des horreurs dont ils ne se seroient jamais crus capables en le commençant. Ils étoient emportés presque involontairement au-delà de leurs propres desseins, comme un sauteur qui, après s'être donné un élan pour franchir un fossé, dépasse

presque toujours le bord qu'il vouloit atteindre.

J'avoue qu'une partie de ces dangers ne subsistent plus ; les institutions d'un fanatisme ignorant & grossier, perdent de leur vigueur dans un siecle éclairé. Le pouvoir des Généraux d'ordre ne peut plus guere aujourd'hui leur servir à faire commettre des forfaits éclatants. Ils n'oseroient employer les mains dont ils disposent, à semer ouvertement les poisons que le terrein n'est plus préparé à recevoir.

La lumiere, à la vérité, n'a point encore pénétré dans l'intérieur des cloîtres. Elle vient mourir contre les murailles de leurs enceintes. L'habitude & le préjugé y sont continuellement en sentinelle. Ces deux ennemis de la raison y répandent plus de bandeaux, que leur rivale n'y peut introduire de rayons.

Cependant le jour que celle-ci produit aux environs, rend moins noire & moins affreuse l'obscurité que les autres tâchent de redoubler. L'ombre y

devient moins épaisse, par le voisinage des endroits que le soleil éclaire. Il y naît une espece de foible crépuscule, capable au moins de dessiller un peu les yeux malades qui en sont frappés.

D'ailleurs, tout est en paix autour d'eux. Les matieres combussibles dont la théologie scholastique armoit autrefois tant de mains, reposent dans la poussiere des Bibliotheques. Un souverain mépris est l'accueil destiné à tout ce qui en conserve encore la moindre odeur. Les punitions sont prêtes pour quiconque oseroit se hasarder à les tirer du tombeau où on les a très-sagement ensevelies. De cette position, il résulte pour nous un temps assez serein; & les monasteres ne seront pas absolument à craindre, tant qu'il ne s'y élevera point d'exhalaisons capables de le troubler.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

